

UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

LE CYCLE DES ASTRES
ŒUVRE DE CRÉATION SUIVIE D'UN ESSAI
SUR LA MISE EN RÉCIT DU QUOTIDIEN

par
Hélène Arsenault

Département des littératures de langue française
Faculté des arts et des sciences

Mémoire de maîtrise
présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de
Maîtrise en études françaises
Option création

septembre 2010

© Hélène Arsenault, 2010

UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :

LE CYCLE DES ASTRES
ŒUVRE DE CRÉATION SUIVIE D'UN ESSAI
SUR LA MISE EN RÉCIT DU QUOTIDIEN

présenté par :
Hélène Arsenault

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Andrea Oberhuber
présidente-rapporteuse

Marie-Pascale Huglo
directrice de recherche

Martine Delvaux
membre du jury

Résumé

La matière-source du *Cycle des astres* est une écriture du présent consignée à la volée, des instantanés du quotidien qui laisse trace dans une *écriture-temps* aux formes hétéroclites. À la fois inscription du présent et trace du passé, la double temporalité des textes participe à la construction narrative d'une œuvre de création où coexistent premiers jets, poésie et autographie, et à l'articulation d'un projet d'écriture où se déploie la construction du Sens.

Je me suis intéressée au recyclage des archives, aux jeux de temporalités, mais principalement à la construction narrative du récit et à son effet sur la subjectivité à l'œuvre dans le texte. À partir d'une lecture critique de *L'Événement* d'Annie Ernaux, je propose dans *Le surgissement à l'œuvre* une analyse de l'écriture fragmentaire et hétérogène comme moyen pour saisir la réalité à travers l'expérience d'une conscience subjective incarnée dans un texte qui rétablit la cohérence à l'œuvre.

Mots clés : Annie Ernaux; *L'Événement*; fragment; écriture-temps; hétérogénéité; autographie; construction narrative; subjectivité.

Abstract

The source/matter for Le Cycle des astres stems from a stenography of the present, snapshots of daily-life that leave trace through diversified forms of writing that I called écriture-temps. The inscription of the present becoming signs from the past represent the double temporality of the texts used as material used in my creative work where drafts, poetry and autography co-occur, and leave trace of a writing project in which the construction of Meaning unfolds through the process.

I studied the recycling of archives and the interplay of temporalities, but mostly the construction of the narrative put forward by the text, and its effect on subjectivity. Du surgissement à l'œuvre furthers this exploration of fragmentary and heterogeneous writing through a critical reading of Annie Ernaux's L'Événement. Writing is shown here as a means by which the essence of a subjective experience is embodied in a text that reestablishes its coherence.

Key words : Annie Ernaux; L'Événement; writing; fragment; heterogeneity; narrative; subjectivity; temporality.

Table des matières

LE CYCLE DES ASTRES. ŒUVRE DE CRÉATION SUIVIE D'UN ESSAI SUR LA MISE EN RÉCIT DU QUOTIDIEN

Résumé.....	v
<i>Abstract</i>	vi

PREMIÈRE PARTIE : ŒUVRE DE CRÉATION.....1

<i>LE CYCLE DES ASTRES</i>	3
NOUVELLE LUNE.....	7
PLEINES LUNES.....	21
SOLSTICE D'ÉTÉ.....	37
LA RENAISSANCE DE VÉNUS.....	63
LE CYCLE DE LA LUNE ROUGE.....	79

DEUXIÈME PARTIE : ESSAI.....107

<i>DU SURGISSEMENT À L'ŒUVRE. RÉFLEXION SUR LA MISE EN RÉCIT DU QUOTIDIEN À PARTIR D'UNE LECTURE DE L'ÉVÉNEMENT D'ANNIE ERNAUX</i>	109
Du surgissement à l'œuvre.....	113
<i>Le Cycle des astres</i>	114
<i>L'Événement</i>	116
Construction narrative et stratégies énonciatives.....	119
L'écriture-temps.....	124
Le corps-écriture.....	130
<i>Impasse/passage Cardinet</i>	134
<i>Retour Passage Cardinet</i>	141
L'écriture et la vie	143

BIBLIOGRAPHIE.....145

Remerciements

Pour leur soutien dans ce long parcours, je souhaite remercier le département des littératures de langue française de même que les personnes suivantes: Nicole Deschamps, François Hébert, Monique Deland, Sylvie Tremblay, Sonia Leduc, Marie Pierre Normand, Lorraine Bergman, Marie-Josée Juteau, Guy Leblanc, Céline Gagné, Michaël Daras, Maurice Brault, Carla Ramirez, Charlotte Michel, Roxane Michel, Renée Arsenault, Jean Arsenault, David Arsenault, Martine Delvaux, Andrea Oberhuber, et spécialement Marie-Pascale Huglo et Jean Sébastien.

PREMIÈRE PARTIE : ŒUVRE DE CRÉATION

LE CYCLE DES ASTRES

[...] que je puisse passer de la vie extérieure
à la vie intérieure, et habiter l'éternité.

Virginia Woolf

NOUVELLE LUNE

Le 5 janvier 1997 (dimanche soir)

C'est le moment.

Carpe diem.

J'en ai marre. Je change de vie.

Chaque fois, elle regarde le papier espérant y voir apparaître une trace. Ça fait trois fois aujourd'hui, et le papier, encore le traître, reste blanc, et confirme son intuition. L'absence de cette trace rouge et gluante qui viendrait normalement après la pilule du lendemain. Attendre encore un peu. Retourner avec la visite. Sourire. Malgré cela. Malgré ses amours avortées. Malgré tout cela.

C'est l'hiver. Peut-être neige-t-il. Lili marche vers sa destination dans un sillon sans pensées. Hormis celle qui fait la boucle. Au même moment, dans une autre ville, son frère vient de soutenir sa thèse de doctorat. Il reçoit tous les honneurs. La fierté de ses parents.

Elle arrive finalement devant l'adresse notée sur un petit papier. C'est un immeuble ancien, plein de cachet. Rien d'aussi froid que l'hôpital. Elle retient son souffle et ouvre la porte. Elle s'attendait à être brusquée par l'éclairage. La lumière feutrée, le décor moderne, le mur de brique la détendent. Elle présente sa carte d'assurance-maladie à la réceptionniste de soir. Puis paye le montant demandé, puis remplit le formulaire d'usage.

Ensuite, elle prend place dans la salle d'attente. Être simplement là, à faire ce que doit. Elle se projette vers ce moment où elle pourra se retrouver seule. Après. Elle songe à ce congé qu'elle s'est accordé le lendemain pour s'en remettre. Déjà, elle évacuait cette expérience de sa conscience, jusqu'à ce qu'une voix prononce son nom et la ramène au moment présent. L'invite à la suivre. Le sarrau blanc qui la précède.

Elle a les yeux ouverts et elle fixe le plafond. Étrangement, on y a placé un tableau de Monet. Elle inspire, et se sent engourdie de partout. Autour des yeux, se dit-elle. Puis, une vive douleur.

Elle marche sans poids sur le quai, comme sur des œufs. Étant donné l'heure, qui n'est pas de pointe, le métro met du temps à arriver. Elle sort un livre de son sac et s'assoit précautionneusement. Comme une vieille, pense-t-elle. Pas comme une femme enceinte. Et la vie continue. C'était un nouveau livre qu'elle gardait pour *après*. Elle se disait avec ironie que c'était un peu comme sa récompense, comme les enfants chez le dentiste, « pour avoir bien fait ça ». Le dernier livre de son auteure préférée, acheté comme ses précédents sans lire la quatrième de couverture. Se le réservait donc, pour après. Stupéfaction quand d'entrée de jeu, la narratrice s'adresse à son fœtus avorté. L'éblouissement de cette coïncidence l'obligeait à ne pas évacuer trop vite de sa conscience l'événement qu'elle venait de vivre.

Ce dimanche-là, la lumière était blanche et l'atmosphère était imprégnée de réalité : c'était le moment. Ils étaient tous là à cause de ce moment. Docteur Leblond, ami de la cause et du patient, lui faisait une visite à domicile. Son petit groupe d'amis était là; ils étaient tous là, réunis autour de lui. Puis, ils sont partis dans le salon. Il dormait désormais presque tout le temps à cause des doses croissantes de morphine. Parce que c'était la fin.

Dès leur rencontre, Alex l'avait impressionnée par la force de son caractère, qu'il avait conservée jusqu'au bout. Malgré que ses parents l'aient mis à la porte quand ils ont su qu'il était gai. Malgré le cancer. Malgré le sida. En dépit des autres. Elle lui dit qu'elle est fière de lui, et l'embrasse sur le front.

Ils étaient tous dans la pièce d'à côté quand il est mort. Quand il est revenu de la pharmacie, Docteur Leblond a constaté le décès de leur ami, qui finalement est mort seul dans son lit.

Le dernier jour de sa vie, nous étions tous là, à ses côtés. Deux semaines plus tôt, nous avons célébré son anniversaire. Le trente-quatrième. Et nous savions tous que ce serait le dernier. Nos « bonne fête » étaient des adieux. (Quand j'ai donné naissance, la première fois, je venais tout juste, deux semaines auparavant, d'avoir 34 ans.)

Était-ce un rêve ? Ou un tableau de Magritte ? J'ai trouvé un oiseau dans une cage en or. Il se tenait debout tranquille au centre de sa maisonnette suspendue au cœur de l'arbre planté au milieu de mon bureau. J'ai ouvert la petite porte de la cage et l'oiseau n'a rien fait. J'ai attendu, sans bouger, jusqu'à ce qu'il finisse par sortir de sa cage et descende sur les branches nues de l'arbre qui l'accueille à bras ouverts. Je prends

l'oiseau avec soin, et le mets dehors, en le déposant avec précaution sur le rebord, de l'autre côté de la fenêtre, et là, devant mon regard mystifié, l'oiseau se transforme en chat.

Son corps conjointement avec sa psyché est tombé en panne. Comme si cette mort, telle une promesse tenue, la libérait de cette vie vécue jusque-là pour les autres. La perte de Sens a été aussi soudaine qu'elle lui a semblé irréversible.

Rendue au CLSC, assise dans la salle d'attente, elle se sent fébrile. Nausées au bureau. Difficulté de concentration. Insomnie. Lourdeur. Fatigue. Tristesse. Indifférence. Elle raconte tout cela à Docteur Constantepoule, qui affiche avec constance un air indifférent aux yeux tristes et aux bajoues désintéressées. Elle se disait que cette femme est sûrement encore plus déprimée qu'elle, ce qui en fait sûrement une spécialiste en la matière. Diagnostic : épisode de dépression majeure. Elle semble en effet bien connaître son affaire. Première étiquette collée, congé signé. Prescription d'anxiolytiques donnée. Donnée aussi la référence à un spécialiste-psychiatre à l'hôpital. Pour les papiers de la CSST. Rendez-vous de suivi dans un mois. Merci. Bonjour.

Deux semaines plus tard, elle se trouve devant une jeune femme au regard clair et au ventre arrondi à qui elle raconte brièvement ce qui l'amène là, c'est-à-dire qu'elle redit la liste de ses symptômes, puis elle répond aux questions complémentaires. Rien de très personnel. Pour mieux cerner sa place dans le DSM. Elle est par ailleurs déjà en analyse, mais... Après cette très brève discussion, donc, diagnostic confirmé, prescription d'antidépresseurs et consignes données. Suivi dans deux semaines. Merci, bonjour.

Elle regarde autour d'elle dans le métro. L'idée de prendre ce médicament de l'âme tournoie. Elle se dit que plusieurs des personnes parmi celles-là doivent en prendre, elles aussi. Elle pense à tout ce que les gens consomment pour accéder à leur part de bonheur, de mieux-être, ou à défaut, en attendant le ciel, d'engourdissement. Suivre le fil de cette divagation sur la consommation la ramène à penser à la chimie de son cerveau. Ses états d'âme dans l'espace entre deux cellules nerveuses. Le bonheur : non pas une question de vie, ou d'émotions, mais de molécules.

Or, voilà qu'elle se retrouve en plein soleil au cœur de l'hiver, en vacances chez l'écrivain ami de l'ami et de la cause. Il écrit le matin. Puis, le reste de la journée, profite de la journée

ensoleillée. *Welcome to paradise*. Sa prochaine vie, comme celle-là.

« La Renaissance de Vénus », dessin et projet d'écriture dans un grand cahier Clairefontaine, format livre. Le baigneur grec. L'histoire du hibou et de la poète (hélas!) Il y a aussi le dessin « beau quand même », et le commis au commerce d'encadrement : « Are you an artist? ».

À l'aéroport, alors qu'ils attendaient l'avion du retour — aussi bien en finir maintenant —, l'ami en train de lui dire qu'il veut prendre ses distances, qu'il se sent contrarié par le manque de convergence dans leurs récentes discussions (en effet, elle avait ressenti qu'il cherchait constamment à l'amener sur les terrains de leurs désaccords, mais dans les faits, elle se dit qu'il ne peut plus tolérer qu'elle ne croie pas en une vie après la mort, ni en Dieu, si au moins elle avait été agnostique, et de toute façon, elle ne travaillerait plus à l'organisme, alors elle arrivait au terme de sa vie utile). C'était une rupture d'amitié. Je ne t'aime plus. Tu n'es plus mon amie. Douleur enfouie très loin au fond du cœur. Pour plus tard. Prendre l'avion, revenir en ville. Commencer comme prévu sa nouvelle vie. Malgré cela, *carpe diem*. Et tant pis pour toi.

Au retour de cette parenthèse au paradis, la vie reprend son cours dans de toutes nouvelles habitudes. Toute en solitude. Puis, à l'encontre de ses efforts d'optimisme, malgré les bienfaits du soleil, en dépit du printemps qui revient, Lili se sent le vague à l'âme. Elle retourne voir la psychiatre qui de fois en fois ajuste ses médicaments. Il semble que la psychiatrie, finalement, est une question de dosage.

Je ne suis pas celle que vous croyez, et pourtant, c'est tout à fait moi. Je suis l'héroïne de mon histoire. Et, je suis en pleine catastrophe. Il y a de l'eau partout. C'est bien une inondation qui a suivi l'effondrement. C'est toujours a posteriori qu'on peut voir ce qui s'est passé. Avant, j'étais dans le noir. Mais là, il se trouve que je suis dans l'eau. Et j'ai du mal à respirer. Peut-être suis-je en train de me noyer?

Mon petit chat fait sa toilette au soleil, et moi j'écris. Je m'écrie en silence sur la page lignée d'un grand cahier. Pour que l'indicible y laisse sa trace. Pour m'aider à retrouver mon chemin. Ou au moins me griffonner un sentier. Ou une bouée.

Je dessine un arbre sans feuilles.

Ça faisait plusieurs fois qu'ils se croisaient, traversant la voie ferrée, pour accéder au Plateau, elle sur son vélo, lui à pied avec son chien, et chaque fois, elle avait envie de rencontrer ce mystérieux inconnu. Elle l'avait vu monter chez lui avec son chien, alors qu'elle lisait les pieds dans les branches d'un frêne au soleil, suspendue au-dessus de la rue, sur son balcon d'en avant. Ils avaient commencé à se sourire. Une fois, ils s'étaient salués, depuis leurs balcons, de part et d'autre de la rue Cartier. C'était peut-être lui, le prince. Suivant son élan, elle a imprimé sur un petit papier cartonné : « J'ai bien envie de te rencontrer. Lili, 555-5525 ». Elle a glissé sa petite note dans sa boîte à lettres. Il lui a téléphoné le soir même. Il a été impressionné par le petit carton.

Cette nuit-là, amoureuse et exaltée, le médicament que lui avait prescrit la médecine la projeta dans un épisode de réalité fantasmagorique.

Elle a rêvé à Marie-Jeanne et à Béatrice, aussi. Elles se transformaient de l'une à l'autre. Comme si elles n'étaient en réalité qu'une seule femme. Et puis, elle s'est réveillée dans ce lieu étrange auquel elle venait de rêver.

*Le délire est un état de conscience opaque pour les autres,
mais transparent pour celui qui le vit.*

Aux toilettes, elle a uriné pendant une éternité. Puis, elle s'est recouchée, affaiblie. On lui a apporté un plateau avec un petit déjeuner (pain blanc, carré de beurre, petit fromage blanc, et jus de pomme) insipide, mais digeste. Malgré sa confusion, elle a mangé avec appétit. Elle apprend qu'elle a dormi durant trente-six heures. Puis, l'infirmier lui dit qu'elle a un appel. Elle prend le combiné, incrédule : c'est sa mère qui se trouve à l'autre bout. Comment a-t-elle fait pour savoir qu'elle se trouvait là ? Elle n'est pas certaine de comprendre ce qu'elle fait là. Douleur au bras. Elle se demande si elle n'a pas reçu une injection. La brume se lève avec lenteur.

Et voilà qu'à la fin de la matinée, assise au bord d'une statue de la sainte hospitalière trônant en fier vestige du passé au beau milieu du stationnement de l'hôpital, elle attendait sa mère qui s'en venait la chercher. Toujours perplexe devant l'énigme : comment sa mère avait bien pu savoir qu'elle se trouvait là.

Dans l'auto, elle était très volubile. Elle parlait de ce jeune homme qu'elle avait rencontré au début de la semaine. Elle racontait tout en détails, tous aussi joyeux les uns que les

autres. Elle était remplie d'optimisme et de joie. La possibilité de cet amour l'inondait de lumière et de confiance.

Et la psychiatre qui veut poser un nouveau diagnostic. Prescrire de nouveaux médicaments efficaces, mais qu'il faudrait éviter de tomber enceinte parce que le fœtus pourrait avoir des malformations. Non. Juste non. Refus du diagnostic et du traitement. Merci. Bonjour.

Les préparatifs et la chicane juste avant de partir.

Ils ont fait le tour de la Gaspésie, mais l'amour n'est jamais revenu comme avant, le rêve est devenu réalité. Et pour l'un, comme pour l'autre, la déception a été incommensurable. À la place, il y a eu la dépression, les réactions, la non-résolution. Tels des adolescents écorchés par l'absence, ils la vivaient, la perpétuaient, ensemble, puis séparément, puis ensemble à nouveau, comme l'espoir qui refusait de mourir. Sa naïveté et son inconscience l'amenaient chaque fois à y croire davantage, comme une droguée qui se dit que cette fois, elle ne va pas sombrer. Que cette fois, ce sera différent.

Espoir d'amour, jusqu'à ce que la réalité se fasse tonnerre.

Elle n'arrive plus à se rendormir tellement elle est oppressée par le chagrin. Un vide asphyxiant. Il l'a quittée, et elle est épuisée. Épuisement par trop de larmes. Peine imbuvable. Il est quatre heures du matin. Elle frappe chez son voisin de palier, fidèle ami qui habite là depuis que la voisine qu'il remplace est déménagée avec son chum.

Il ouvre la porte en se grattant d'un air résolument endormi. Il est grand, et maigre. Ça se voit plus que d'habitude, parce qu'il est aussi nu. Elle lui dit qu'elle n'en peut plus de ne pas dormir sous le poids de ses idées noires. Il lui ouvre sa porte, puis ses draps. Il sent l'alcool, et la cigarette. Mais son corps est chaud, rassurant. Elle finit par se rendormir, blottie contre la chaleur de son ami.

Mon arbre sauvagement coupé. La rage de mon impuissance.

Puis, le geste de mon ami-voisin qui m'offre un petit érable en pot qu'il a ramené de chez ses parents. Je suis émue, mais l'arbre en pot est néanmoins mort.

Les cloches de l'église sonnent l'heure. Six heures. Elle entend la vie à l'extérieur. Des enfants qui jouent dans la ruelle. Elle suit des cours en rédaction à l'université. Fin de son congé de maladie (malgré la dépression qui rôde toujours, elle a trouvé un certain équilibre et un nouvel emploi). L'hiver suit son cours.

La chrysalide

La solitude (douloureuse) comme refuge contre les autres. S'extraire du monde pour renaître à soi-même, pour casser la répétition de l'échec de l'amour. C'est le début du chemin; dans l'acte de choisir, c'est-à-dire de créer. La solitude (bienheureuse) comme creuset de la création.

Son cours a été annulé. Sur le chemin glacé du retour, elle marche précautionneusement. Comme sur des œufs. Arrivée sur la rue Cartier, elle se retrouve comme dans une nouvelle réalité. Dans un décor féérique, tout de glace. Les arbres ployés sous le poids de leurs branches de cristal. Le vent chaud aux vestiges du sud parfume subtilement la scène qui est partout. Les petites branches s'entrechoquent comme des carillons de bambou. Doux cliquetis d'une improvisation glacée qui agrémente son chemin.

Avancer est périlleux parce qu'il faut garder les deux pieds au sol pour ne pas perdre l'équilibre alors que ses yeux enchantés n'arrivent pas à se décoller du paysage. Comme dans un mouvement de danse, elle patine à petits pas dans un état de grâce devant tant de beauté, comme dans un rêve. Il n'y a presque personne dehors, et la seule lumière jusqu'à la rue des Carrières, vient des bougies allumées dans les maisons autrement noires et les reflets argentés de la glace partout.

Le 5 janvier 1998

Une grande partie de la population du Québec se retrouve dans le noir à cause de cette pluie verglaçante devenue catastrophe nationale. En grande primeur et en continu à la télévision : le poids de la glace fait s'effondrer les câbles et même des pylônes. Et les arbres qui fendent et se cassent, et qui tombent mal. Des pylônes effondrés, des arbres cassés, qui s'effritent. Ils font venir l'armée, des monteurs de ligne et du bois de chauffage de partout. Mes parents téléphonent. Ils sont dans le noir. Sept cent cinquante mille foyers sont dans le noir. Mais chez moi, il y a de la lumière.

PLEINES LUNES

La naissance du soleil au mois de novembre et celle de la lune, en début de matinée. Les astres de lumière qui ont changé ma vie.

Marie-Jeanne accumule les cahiers et perd ses stylos qu'elle cherche tout le temps. Puis, elle a besoin de lunettes. Alors, elle cherche aussi ses lunettes. Expansive, elle arpente les rues et ramasse mille et une petites branches, vestiges du verglas sur son chemin. Pèlerinage et exaltation printanière dans la ville où point son âme d'artiste au gré des trouvailles, et du quotidien.

Le temps passe et ne revient pas, or il s'ouvre en permanence à l'univers des possibles dans un éternel recommencement.

Elle fumait trop. Elle dormait trop, aussi. Après avoir travaillé sans compter, et brûlé la chandelle par les deux bouts, voilà que Marie-Jeanne succombe à des excès, malgré qu'elle avait

complètement renoncé à son ancienne vie, d'où elle était ressortie entièrement vidée. Résolument seule. Prévisible, mais inéluctable conséquence du trop donné. Dans son petit quatre et demi comme dans une chrysalide, elle se nourrissait de livres et de films.

Elle acceptait cette vie hors du monde, hors du temps. L'élan créateur de l'hiver projeté dans la matière de quelques modestes dessins. Ce printemps, elle dessine des arbres en fleurs. Elle entreprend d'écrire. Et elle reprend ses études.

Marie-Jeanne, c'est la fébrilité du printemps. Les volutes de fumée pour disperser la montée fulgurante de l'énergie. Elle est paralysée par la peur et mue par un immense courage. C'est le début d'un nouveau cycle de vie, celui dans lequel s'élance Marie-Jeanne, solitaire trentenaire ouverte à tous les possibles.

La vie à la maison. Les pinceaux sur la table de la cuisine. L'inspecteur des toits qui lui demande si elle est une artiste. « Je ne sais pas, peut-être » qu'elle lui répond.

Autoportrait de mon chagrin

Il pleut dehors, comme dans mon cœur. Étendue sur le divan, j'écris sur mes genoux. J'écris et je rature. L'exercice est pénible, mais je persévère. Derrière chaque peur se cache un désir. Un désir d'écrire angoissant. Et insistant. Je cède à ses ordres. Il s'ensuit cependant que, si j'ai peur de mourir, je désire vivre. Si j'ai peur d'échouer, je souhaite réussir. Et si j'ai peur de mes désirs, qu'est-ce que je désire ? Désirer ? Et puis, je stagne dans l'inaction. De surcroît, atterrée par la catastrophe émotive, j'attends que la vie recommence, c'est-à-dire qu'elle continue.

Je suis sensible à la beauté des choses. Je ne suis pas de ceux que le temps laisse indifférents. J'ai les cheveux courts. Je les ai coupés moi-même dans un geste décisif, au printemps. D'abord aux épaules, puis au carré, puis de plus en plus courts, jusqu'à ce que je me retrouve, aux dires d'une consœur de l'université, plus féminine que jamais, avec une coupe garçonne. J'ai les cheveux courts et les yeux verts. Je suis encore jeune. Je cherche encore ma voie. Je dors trop et je ne bouge pas assez. Je réfléchis beaucoup trop. Me nourris de romans et de films. J'aime le café et le chocolat et je vis avec un chat.

J'ai rêvé que je vivais avec lui. J'ai voulu abandonner ma solitude à son triste sort. C'était aussi le mien. Le cataclysme

inévitable. J'ai pleuré pendant des semaines et des mois. Maintenant, espérer devient impossible. La réalité a étouffé le fantasme. Seul le présent a subsisté. Je vis un grand émoi. Je suis survivante d'une catastrophe émotive. C'est tout ce que je peux vous dire sur moi.

19 avril

Femme à la recherche d'équilibre. Songe sur le cycle des saisons et celui de la création. À la veille du printemps, au moment où l'hiver s'acharne. La renaissance de Vénus qui passe par un désir de grossesse. Récit en un cycle de la naissance de la vie sur les traces de la mort ; l'histoire de Marie-Jeanne.

Ce soir-là, leurs corps entrelacés, entremêlés de doute et de certitudes instinctuelles ont laissé l'amour s'incarner, arriver peut-être à capter dans une chair nouvelle cet amour aussi intense que fuyant. Leur ardent désir d'amour. De cet état d'éternelles solitudes qui se rapprochaient chaque fois pour mieux s'éloigner, finit par jaillir la vie. Un big bang miraculeux qui serait à l'origine de l'histoire : *Et la déesse créa le soleil en neuf mois. Et elle vit que cela était bon.* Or, comme pour le reste, ça n'allait pas être si simple.

Marie-Jeanne porte un enfant dans son ventre-maison. La fin d'un cycle, et le début d'une nouvelle vie, non plus rêvée, mais vécue, ici et là, maintenant. Comme le bonheur. Adolescente trentenaire, elle allait néanmoins devenir mère. Déesse créatrice de l'univers. Elle sait que la venue de cet enfant sera l'événement catalyseur de sa transformation.

Elle a un nouveau travail depuis trois mois, et elle est aussi enceinte de trois mois. Et elle vient d'emménager dans un grand logement où ils s'installeront : un gars, une fille, un chat, un chien, un bébé. Alléluia ! Et il y a des boîtes partout.

Un nid dans ma mère.

Puis, dans moi.

Happée par le mouvement de la vie, hors de ma propre conscience, je traverse un quotidien déstabilisant. Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ?

Elle se ferme les yeux et s'abandonne au mouvement qu'il lui impose. Elle entend les mots du spécialiste invité à l'émission

d'Oprah : lors d'une agression, si l'on est prise, il faut ne pas se débattre. Puis, au moment opportun, fuir.

Double posture intérieure : celle de la mère et celle de la fille. Ainsi, la posture de la mère s'ajoute. Les traces intérieures de la sienne, ou de son manque, en guide d'abord la direction. Marie-Jeanne est celle qui, dans les traces de sa mère, joue des rôles et porte des chapeaux. Mais aussi, fait de l'asthme, et de l'eczéma. Puis, dépression. À force de disparaître.

La prégnance des images et leur permanence dans la construction du sujet. Quand il a levé la main, elle a tourné d'instinct l'enfant vers elle. Ce geste maternel pour préserver sa fille de l'image de cette violence que son père dirigeait envers sa mère. Pour éloigner de ses circuits en formation la rage de ses géniteurs. Il l'a traitée de lâche.

Avec un peu de recul, toutes ces années semblaient l'éternel recommencement, en leur essence, des cycles des saisons de la vie, contenues comme des poupées russes dans différents corps les uns à l'intérieur des autres.

Juillet 2000

*La mort de ma grand-mère. Rose dans les bras de mon père.
Le sien absent, encore. Face à la mort. Encore la crise.*

Quelques jours plus tard, il a vidé le garde-robe de ses affaires. A aussi apporté son ordinateur, ses livres et ses disques. Dans son ventre-maison abandonné, sans qu'elle le sache, Marie-Jeanne abrite une petite lune en train de germer. Son nid dans le vide.

14 janvier 2001

Je suis enceinte de six mois, temps depuis lequel je vis seule avec Rose. Luc est revenu depuis une semaine. Puis, il y a cet événement.

911. Des traces de sang sur le prélat. La colère des femmes est différente de la colère des hommes. Il en va de même pour leur désespoir.

Mais la vie continue.

Superwoman en action/réaction.

Le 26 juin 2001

Alors, voilà, je plonge! J'écrirai. Enfin. Ce cahier recueillera mes mots in vivo, constamment interrompus par le quotidien, par tant de gestes maternels qui le composent, comme déjà maintenant, alors que je viens de m'y mettre, j'entends les projectiles de Rose qui m'appellent déjà, puis sa charmante voix qui babille au loin et puis qui m'appelle franchement : maman! Son repos terminé, comme cet élan de travail (d'écriture).

Rose est réveillée, mais Marguerite dort encore. Dans une cadence du matin à l'après-midi, pourrai-je écrire au fil du sommeil de mes enfants?

Marie-Jeanne nourrit Margot à la cuiller. Elle a eu six mois, hier. La vie en plein essor. Les joues pleines. Rose, qui aura deux ans dans deux mois, joue autour de la table. Papa est parti travailler. Puis, à la radio, la voix soudainement changée de Marie-France Bazzo. Marie-Jeanne qui tend l'oreille, alertée, pour entendre l'horreur : un avion vient de s'écraser dans une des Tours jumelles à New York. Puis, à la télévision, en direct, dans la deuxième tour. Ce n'est pas un accident. Elle lui téléphone, par réflexe, parce qu'elle a peur. Ils se sont encore chicanés le matin, ou la veille. Il reste froid, même en

temps de catastrophe. Elle a peur. Son silence trop criant. Elle raccroche.

Elle tremble à l'intérieur. L'Amérique est attaquée. Soudainement, New York, c'est juste à côté de Montréal. Sa conception du monde bascule. Margot au bras, rester calme malgré son sentiment de sécurité ébranlé. Le monde est en train de basculer. Il n'y a plus de sécurité nulle part. Pas plus dans les bras de Luc que dans une tour à bureau de Manhattan. C'est le chaos.

13 janvier 2002

911. Violence et détresse.

Margot a dix mois. Rose a deux ans et deux mois.

À la cour, face au palais de justice. Scène des feuilles tournoyantes. Dans cette peine, cette hallucination de complicité, la distance de la violence avait été franchie. Il était toujours là.

9 juin 2002

Dimanche des menstruations. 132 lb.

Rose fait une très grosse crise au parc.

*Je fais beaucoup d'eczéma.
Énergie fébrile. « Je dois travailler ».
Je commencerai demain.*

12 juin 2002

*Après deux jours de pluie, une belle éclaircie. L'air est frais.
Je suis vidée. J'ai une grosse rage d'eczéma. Finalement, je
ne suis presque pas menstruée. J'ai la peau et le corps
fatigués. Après de grosses tensions intérieures (les enfants,
l'anniversaire, l'offre d'emploi, l'article, Luc, mes parents,
tout ça), le relâchement. J'apprends à vivre et à être. Aôm.*

Un après-midi que je me trouve seule, les enfants étant chez leur père pour la fin de semaine, je pose un crayon de cire sur un grand papier brun et, à partir de ce geste initial, je demeure ancrée dans le mouvement du dessin que je crée, qui émerge sous mes yeux. Je suis tout absorbée par ce mouvement et par les couleurs et les textures qui me font un bien immense. Je suis libre du poids de mes angoisses. J'existe soudainement hors de moi, je suis feuilles et ciel et tronc, solidement tournée vers l'intérieur. Quand je pose les crayons de cire raccourcis, mon œuvre est terminée.

Devant moi se trouve un grand arbre, aux bras ouverts, qui semblent presque s'agiter pour me saluer. Il me semble qu'il manque une branche vers moi, pour la logique du dessin. Finalement, je dessine la cicatrice où se serait trouvée une branche auparavant. Des larmes coulent sur mes joues. Expression du corps, par ce sanglot qui brûle au passage, mais qui crée de l'espace et qui soulage. Il est naïf ce dessin, mais le ciel est travaillé, il y a un jeu de superposition des couleurs. Je suis satisfaite. Il fait nuit. J'ai fait ce dessin d'un seul trait.

Elle ferme les yeux et laisse son corps suivre le mouvement. Elle sent ses pouces sous son crâne, et son cou complètement entouré de ses mains.

*Le tremblement intérieur
de mille feux étouffés
Et puis, soudainement,
le souffle se fait prier.
Dans la nuit noire de ma jeunesse
Je m'esquive dans l'ombre.*

*Indigo, luminescence indigo
Dans le creux de l'aisselle,
l'enfant dort.*

*Cauchemar évanoui
dans l'oreille de maman.
La chaleur de ce petit corps
contre sa solitude.*

*Et un cœur qui fond en larmes.
Des pierres d'eau qui pleurent
jusqu'à user cette peine
au cœur de son cœur.
De lourdes pierres d'eau
jusqu'à voir
le voile
péniblement levé.*

Le 21 décembre 2002

*En guise de rituel pour marquer le solstice d'hiver, je passe
une nuit blanche. La plus longue de l'année.*

Le 1^{er} janvier 2003

*La concrétisation des rêves ; mystérieuse transsubstantiation.
Comme si l'idée trouvait son chemin vers les choses pour
retransmettre, dans un autre langage, un nouveau message de
vie. Et d'impermanence.*

Je suis émue par la vie ; suis-je donc émouvante ? Quand je puise à la source de l'expérience, je crée ma vie et je tends vers le bonheur. Ne plus me couper de cette source. Me souvenir que cela arrive. Que la dépression est une coupure.

Le mouvement enclenché vers la transformation intérieure. Comme une alchimiste du quotidien. D'abord happée par le mouvement de son angoisse, elle s'affairait, et marchait continuellement. S'assurant que tout était sécuritaire pour ses deux bébés. Et puis, il y en avait toujours trop à faire, ce qui la maintenait en mouvement. Dès que les enfants allaient chez leur père pour la fin de semaine, elle peignait une pièce ou entreprenait de réaménager. Puis, quand la plus jeune a eu un an et demi, elle a entrepris de travailler à la pige, voire de se « lancer en affaires ». Et, en plus du quotidien toujours trop plein, il y avait les échéanciers serrés des clients. Et s'intensifie le travail. C'est-à-dire que le travail s'inscrit désormais dans un mouvement agité et ininterrompu de la pensée. L'étourdissement qui fait perdre l'équilibre.

Le 13 janvier 2004

Voilà que je constate à nouveau l'inachèvement de mon projet laissé en plan. Encore. Toujours. Et cætera. Si j'avais plus de courage, ou d'équilibre peut-être, je commencerais un récit, simplement, une fois pour toutes : « Il était une fois... »

Vendredi le 4 février 2005

« Et puis vient un moment dans la vie où il faut se compromettre. » Oui-dire.

Depuis quelques lunes, j'ai un pressentiment à cause des onze.

Il se passe quelque chose depuis quelques jours. Dehors, la pleine lune plane dans un ciel indigo. Son souffle est une nuée blanche. Les cheminées expirent une fumée de lumière. Inspiration dans ces gorgées de nuit. L'hiver jalouse son temps. Les arbres incarnent soudainement la patience qu'elle aimerait avoir. Celle d'accepter les temps morts, et même la mort, comme partie du mouvement.

En rentrant, elle se dit qu'elle vaut bien un recommencement, une autre chance pour le bonheur et pour son épanouissement. La vie en elle-même sur le point d'émerger, comme deux cellules qui prennent vie. Peut-être est-ce le temps ? *Carpe diem* ? Au même moment, elle regarde l'heure : 11 h 11. Les chiffres lumineux du micro-ondes, manifestation de la magie du vivant en elle, dans l'ordinaire de son quotidien. C'est du moins ce qu'elle se dit.

Flashes mortifères (en auto; devant le grille-pain).

*Devant cette fenêtre ouverte, je respire l'air froid d'avril.
Parfum. Couleur. Le temps suspendu comme vecteur de ma
conscience. Le soleil couchant réchauffe les teintes. Calme
intérieur, les idées fraîches.*

*Le crépuscule
sur Christophe-Colomb
s'étend jusqu'au fond
de mon regard.*

*Je salue en ouvrant grand
le cœur, mes enfants chéries,
prolongement lointain
de mon ventre.*

*Incarnation de tout.
La gloire de tous les possibles.
Puis la lumière est verte.*

L'arbre est néanmoins en feu.

SOLSTICE D'ÉTÉ

Lundi 10 janvier 2005

Nouvelle lune.

Lundi 10 janvier 2005

Longtemps, je me suis couchée tard. Parfois, la nuit était presque achevée quand enfin je me résignais à me coucher.

Aujourd'hui, je suis fatiguée.

Sans s'en apercevoir, Hélène a vécu ce deuil aussi simplement que cela. Cette année-là, elle a appris à vivre au ras le quotidien par nécessité, ou par hygiène. Elle fait le ménage par le vide et elle commence à déployer ses projets de création, au cours de cette année où prédomineront les traitements oncologiques. Elle a pris le tournant. Elle se tient debout devant le miroir de la salle de bain. Cette fois, il n'y a pas de petite voix intérieure pour la rassurer. Ancrée au sol, elle sait par avance que c'est grave. Cette année, l'été commence en janvier.

Mardi 25 janvier 2005

Pleine lune.

Arrêt sur le quotidien. La découverte du moment présent, ici et maintenant. C'est une histoire de transformation. Le parcours de la maladie vers l'ouverture à soi, aux autres, à la vie. Toujours ici. Consciemment présente. Se rendre compte, et se prendre en compte et savoir finalement que la vie est un choix. Et ce chemin qui se trace entre le corps et l'esprit, à la recherche de l'âme, c'est-à-dire, à la recherche du vivant en soi. Amorcer le mouvement d'une force latente. Enlever d'un coup le barrage. L'inondation de feu. Et sa force intérieure qui se manifeste.

Je m'inquiétais pour Rose qui s'inquiète pour tout. Puis, je me suis rappelé que je m'inquiétais, avant Noël, de la petite bosse que j'ai repérée du bout de mon index. La persistance de l'inquiétude pour ma fille projetée dans une fonction de rappel vers cette inquiétude évacuée.

Je téléphone au CLSC pour prendre rendez-vous avec mon médecin. La chance est de mon côté : il y a une annulation dans deux semaines. Et débute le parcours de la combattante,

et début de l'attente. Chez nous, et dans des salles faites exprès pour ça.

Janvier. Je suis anxieuse. Je sens, dans mon corps, des tremblements de terre. Je m'inquiète pour Rose. Et il y a cette bosse dans mon sein. Et chacun de s'approprier l'intérieur de mon corps. Mais le langage du corps échappe aux médecins.

5 février 2005

Naissance de Maxime. La fille de ma sœur. Elle me dit cette bonne nouvelle. En échange, je lui annonce la probabilité que j'aie un cancer du sein.

8 février 2005

Nouvelle lune.

14 février 2005

Le médecin du CLSC me fait un examen clinique des seins. Il a fallu que je lui indique à quel endroit j'avais senti une bosse, parce qu'*a priori*, lui ne sentait rien. Il me donne une référence pour un rendez-vous en radiologie. Pour vérifier. Ce

ne doit pas être grave. Ce peut n'être qu'un kyste. On en aura le cœur net. Vous avez bien fait de venir me voir.

J'avais aussi une prescription pour un rendez-vous chez le gynécologue (pour mon Pap test annuel — pour détecter un éventuel cancer du col de l'utérus). Puisque ma gynécologue a déménagé sa pratique à L'Île-des-Sœurs, j'ai besoin de trouver un nouveau médecin. Lorsque ce médecin de la clinique sur Bélanger m'examine les seins, une fois la cytologie terminée, il tente, lui aussi, de me rassurer par d'éventuelles hypothèses de kyste ou de lipome, et m'encourage néanmoins à poursuivre l'investigation. Ne pas m'inquiéter. À mon âge, c'est sûrement bénin. Il ne pourra pas être mon gynécologue puisqu'il prendra sa retraite au cours de l'année. Merci. Bonne chance.

À la clinique Bélanger. Après avoir attendu dans la salle d'attente numéro 1, on m'appelle et on me demande de mettre une jaquette et d'attendre dans la salle d'attente numéro 2. On m'appelle pour la radiographie, laquelle est plus précisément une mammographie, dans la salle d'examen numéro 1. Puis, on me demande d'attendre, dans la salle d'examen numéro 1, au cas où le radiologue demande une deuxième radiographie. Ce qu'il fait. Puis, je retourne dans la salle d'attente numéro 2, parce que le radiologue demande que je passe une

échographie. Ce que je fais, dans la salle d'examen numéro 2. Finalement, on m'appelle pour l'échographie, mais déjà je le sais. Attendre les résultats qui me seront transmis par mon médecin du CLSC. Bonne journée.

Désormais, je sais que j'ai un cancer du sein.

Puis, attente. Message du docteur Bourget. Il me lit la note du radiologue au téléphone. Une enveloppe m'attend à la réception du CLSC. *Suspicion néoplasie*. Un nouveau mot à mon vocabulaire. Quand je le dis à Marc au téléphone, il pleure.

Samedi 19 février 2005

Il y a des coins tristes et des coins tendres.

Et des zones plus dures, tournées vers l'action.

Sa place à mes côtés.

Jeudi 24 février 2005

Pleine lune.

4 mars 2005

Salle d'attente. Rencontre d'une médecin spécialiste du

cancer du sein. Elle regarde mes radiographies, me fait un examen clinique des seins, puis m'envoie passer une biopsie. Rendez-vous (diagnostic) la semaine prochaine. Je consens à tout.

9 mars 2005

J'ai mes règles.

10 mars 2005

Nouvelle lune. Marguerite a quatre ans aujourd'hui. Rose a cinq ans et 4 mois. Et demain, je vais recevoir un diagnostic de cancer.

11 mars 2005

Le médecin, la même femme qui m'a examinée la semaine dernière, habillée en chandail (pas de sarrau blanc), me regarde droit dans les yeux et prononce ces mots avec le plus d'empathie possible : c'est un cancer. Je n'ai l'air ni surprise, ni atterrée. Je suis prête à recevoir ce diagnostic. Mais je veux des détails. Carcinome canalaire *in situ* et infiltrant, stade 1, grade 2.

Puis, rencontre de l'infirmière qui s'occupe des nouvelles venues. Pochette d'informations. Bienvenue dans le club. Pendant le reste de la semaine, je cherche des informations sur Internet. Jusqu'à ce que disparaisse la nausée, jusqu'à l'engourdissement, voire à l'épuisement neuronal. Néanmoins rassurée par cette prise en charge rapide.

13 mars 2005

Je fais une fête pour les quatre ans de Rose. J'y invite ma nouvelle amie et ses trois enfants.

15 mars 2005

Je rencontre mon chirurgien, Dr Lejeune. Il travaille en équipe avec Dr Blackburn, mais c'est lui qui va m'opérer. Je rencontre aussi la travailleuse sociale de l'hôpital. Marc à mes côtés. Je descends avec elle pour qu'elle me donne quelques dépliants supplémentaires. J'attends en marge de cette salle qui m'étouffe d'emblée. Je ne suis pas prête pour cette salle d'attente aux crânes chauves et aux airs inquiets. Plus tard, prête, pas prête, j'y ferai face. J'y prendrai place. Déjà, Marc sera loin. Personne à mes côtés.

22 mars 2005

Je marche jusqu'à l'hôpital pour passer des tests préopératoires. Marcher m'aide à passer mes nerfs. D'autant que ça me prend presque une heure pour me rendre. Prises de sang, électrocardiogramme et radiographies des poumons.

25 mars 2005

Vendredi Saint.

Pleine lune.

5 avril 2005

Injection préopératoire d'un liquide radioactif pour identifier le « ganglion sentinelle ». Ça brûle excessivement. Docteur Lejeune s'en excuse. Puis, après avoir attendu à jeun presque toute la journée dans l'antichambre du bloc opératoire, à cause d'un cas d'urgence de *Colostrum difficile* : je subis ma première chirurgie (mastectomie partielle du sein droit, et ganglions sentinelles à l'aisselle).

Je me rappelle la salle lumineuse, les bras en croix, la discussion des infirmières (à savoir laquelle ferait du temps supplémentaire), le soluté, les paroles et les yeux rassurant de mon médecin, puis l'anesthésiste qui me demande de compter : 99, 98, 97...

J'émerge de la noirceur et je me débats dans mon lit contre je ne sais quel assaut (celui du scalpel peut-être). L'infirmière m'accompagne et me donne de la morphine. Après un moment, je monte à ma chambre, pour un bref repos. Puis, chirurgie d'un jour oblige, je retourne chez moi.

8 avril 2005

Nouvelle lune.

21 avril 2005

Suivi avec Dr Blackburn. Ma tumeur mesurait 1,5 cm, mais les marges sont trop serrées. Il faudra rouvrir. Le ganglion sentinelle contenait une tumeur de 1 cm. Il faudra enlever les autres ganglions, les analyser. Zéro empathie. Son malaise face à mon émotion, maladresse à l'appui. Prescription d'anxiolytiques donnée. Nouvelle chirurgie prévue début mai.

Dimanche 24 avril 2005

Pleine lune.

2 mai 2005

Deuxième chirurgie. J'informe l'infirmière qui arrive dans ma

chambre que mon bras droit est engourdi et je lui demande combien de temps mon bras restera engourdi. Elle me dit que c'est permanent. Je ne comprends pas. Je pose la question à mon médecin quand il vient me voir un peu plus tard. Il est vrai que cet effet secondaire de la dissection axillaire est permanent. Ça me fait un choc. On ne m'a pas prévenue. Puis, chirurgie d'un jour oblige, je retourne chez moi.

Dimanche 8 mai 2005

Fête des Mères.

Nouvelle lune.

Lundi 23 mai 2005

Fête de la Reine.

Pleine lune.

26 mai 2005

Train de jour vers la Nouvelle-Écosse. Mes filles avec mes parents. J'arrive avant eux. À la table de leur cuisine, ma sœur et son mari m'expliquent pourquoi ils ne m'ont pas choisie comme marraine pour leur fils. Je sens qu'ils m'ont piégée, puis rejetée. Encore. Trop mécréante. Et trop naïve. Encore.

31 mai 2005

Train de nuit vers Montréal. Aussitôt arrivée en ville, début de la chimiothérapie. Le parcours de la combattante, je l'entreprends seule, finalement. À l'avenant.

6 juin 2005

Nouvelle lune.

Mercredi 22 juin 2005

Pleine lune.

Je me suis rasé la tête (à force de semer à tous les vents).

Cinq cycles de chimiothérapie. Le cinquième cycle de ce remède-poison injecté dans mes veines, soit le premier traitement au *Taxotère*, me jette à terre, c'est-à-dire qu'il me cloue au lit pendant une semaine. Il y avait une canicule après l'autre cet été-là ce qui contribuait certainement à mon affaiblissement. J'écoute des films à la télévision. Je regarde les feuilles des arbres s'élancer de jour en jour vers le ciel. Je perds la voix et j'ai de la difficulté à manger. C'est au cours de ce cycle que j'ai l'air, et que je me sens le plus comme une cancéreuse. Je pèse un peu plus de 110 lb.

Ça me fait bizarre d'entendre ma voix toute craquée comme celle d'un adolescent en train de muer. Surtout que, dans ma tête, c'est ma voix habituelle que j'entends. Mais cette voix, quelle est-elle? Qui parle?

Je n'ai pourtant plus de tumeurs. Ces traitements draconiens, par prévention. Puis, re-biopsie. Juste un ganglion.

Mercredi 6 juillet 2005

Nouvelle lune.

Une dernière chance pour l'amour, un appel lancé dans la nuit. Point tournant, et l'inévitable deuil. Point final.

Jeudi 21 juillet 2005

Pleine lune.

Vendredi 5 août 2005

Nouvelle lune.

Vendredi 19 août 2005

Pleine lune.

Mercredi 31 août 2005

Rose commence la maternelle.

Sous la pluie de Katrina.

Samedi 3 septembre 2005

Nouvelle lune.

Dimanche 18 septembre 2005

Pleine lune.

Le jour du sixième traitement, mon corps a refusé de poursuivre dans cette voie. Réaction allergique aiguë. J'aurais pu mourir ce jour-là. Et je le sais.

J'étais restée couchée longtemps cette semaine-là, affaiblie et plutôt alitée, c'est-à-dire étendue sur mon sofa, sinon couchée dans mon lit. Un record de beau temps selon les météorologues. Et puis, la chaleur jusqu'en octobre, comme pour m'accompagner dans ma saison. Je savais que c'était

vain, mais j'accordais une certaine vérité à ces événements qui coïncident par leur sens pour moi parce que, par hasard, je me trouve là pour les observer. Cette présence au monde qui lui donne Sens.

J'ai failli mourir, mais je suis bien vivante sous la pluie froide d'octobre où je hume avec délectation le parfum des feuilles mortes. Comme un arbre, j'aspire ces particules nourricières. Nouvelles racines de mon existence.

Il pleuvait ce jour-là. Le temps s'est arrêté quelques instants : à peine le temps de dire que je ne me sens pas très bien. Taux d'oxygène en chute. Ma perception du monde change. Tout semble ralentir. La lumière en plus gros points. Je me sens reculer vers l'intérieur. Je ne panique pas. L'infirmière non plus. Elle intervient rapidement, avec calme et précision. Je me sens partir, mais je ne perdrai pas connaissance. J'éprouve quelques difficultés respiratoires, il y a de l'enflure au visage et des lèvres, pouls accéléré, taux d'oxygène qui chute. Réaction allergique aiguë. Les médicaments injectés stoppent la réaction. Je retrouve mon souffle.

Je suis étonnée du calme de la scène. Je retrouve mes esprits et je sais. C'est terminé. Pour la réaction. Et pour la chimio.

C'est mon corps qui a le dernier mot. Nous sommes d'accord. Mon médecin consulte son confrère et il est d'accord. C'est terminé, maintenant. Tout le monde est d'accord. C'est terminé. Enfin, presque. Reste les vingt traitements de radiothérapie.

Lundi 3 octobre 2005

Nouvelle lune.

Lundi 17 octobre 2005

Pleine lune.

Quand j'ai eu trente-neuf ans, j'ai prononcé le vœu qu'il allait m'arriver quelque chose d'important dans ma quarantième année. J'aurais dû être plus spécifique.

Le 28 octobre 2005

J'ai 40 ans.

La finalité de la vie est désormais une réalité ressentie. La vie d'autant plus précieuse. Ce parti pris pour le vivant qui

s'inscrit dans mes choix, dans mes gestes, dans mes cellules. J'entreprends, comme prévu, mais décalée dans le temps, de terminer ma maîtrise en études françaises. Celle abandonnée y a cent ans. Cette fois cependant, aller jusqu'au bout, et réaliser mes projets de création. Carpe diem. Le choix de la vie qui coule de source, et qui prend racine dans le vivant. Ne plus jamais nier la part de vivant qui cherche à s'exprimer.

De tous les aspects des traitements reçus, la radiation a été la plus pénible. La cible tracée au feutre froid sur la peau de mon sein. Puis, la froideur de la table en métal. L'isolement au cours de la procédure. L'irréalité dans l'inconfort d'une posture improbable à tenir afin que la cible qu'est devenu mon corps soit irradiée d'un laser qui happe le reste de mon sein, pour tranquillement le cuire. Et puis, la quotidienneté de ce traitement. Du déjà-vu, trop concret.

Quarantenaire

Je fête mes quarante ans et je fêterai mes cent ans. J'ai au fond de moi toute la puissance dont j'ai besoin. C'est le printemps à l'automne. Et mes cheveux commencent à repousser. Sur la tête, j'ai la barbe qui pousse.

Mercredi 2 novembre 2005

Nouvelle lune.

Le 11 novembre 2005

Fin des traitements. Alors que je quitte l'hôpital, je rencontre ma tante Marie qui me présente son frère, atteint d'un cancer de l'œsophage et qui se trouve là pour son énième traitement de radiothérapie. Il est très optimiste quant à ses chances de guérison. Il sera mort l'an prochain.

Mercredi 16 novembre 2005

Pleine lune.

Mais, elle n'était pas seule sur sa route. Elle a rencontré d'autres combattantes qui comme elle ont senti la nécessité de donner sens à cette expérience pressentie comme irrévocablement transformatrice. Elle leur dira que comme crise de la quarantaine, elle aurait pu y aller moins fort.

Elles étaient dix. À elles dix, elles avaient dix seins. Trois d'entre eux étaient mutilés. Mais, ces dix mamelles rescapées

du glaive faisaient l'envie des trois consœurs aux torses aplanis. À cette table, on comptait quatre têtes chauves, dont trois se réfugiaient sous des perruques (une blonde, une brune et une rousse, je n'invente rien) et une courageuse tête nue. On apercevait deux têtes duvetées et quatre chevelures entièrement renouvelées. Quatre fronts perlaient sur ordonnance médicale.

Cette année, elles ont subi quinze chirurgies, soixante-quinze traitements de chimiothérapie et cent vingt traitements de radiothérapie. Et cela, c'est sans compter les dix-sept mammographies, vingt-trois échographies, ni oublier les onze scintigraphies osseuses et autant de radiographies des poumons, et les cent cinquante prises de sang auxquelles elles ont dû se soumettre.

Or, à cette table étaient réunis dix cœurs joyeux. Elles étaient tout sourire et yeux pétillants, heureuses de se retrouver toutes pour ce souper de Noël. Le courage des unes encourageait les autres. Elles ont bu, elles ont mangé. Elles ont parlé, et elles ont ri. Jusqu'aux larmes. À la fin de la soirée, elles sont reparties sous les flocons de décembre vers le temps des fêtes.

L'année qui s'achève me semble bien irréelle. Et pourtant, je sais que je l'ai vécue, à leurs côtés, chacune d'entre nous sur son chemin de Compostelle.

Jeudi 1^{er} décembre 2005
Journée mondiale du sida.
Nouvelle lune.

Jeudi 15 décembre 2005
Pleine lune.

Samedi 31 décembre 2005
Nouvelle lune.

Samedi 14 janvier 2006
Pleine lune.

Dimanche 29 janvier 2006
Nouvelle lune.

Lundi 13 février 2006
Pleine lune.

56

Mardi 28 février 2006

Nouvelle lune.

Mardi 14 mars 2006

Pleine lune.

Mercredi 29 mars 2006

Nouvelle lune.

Jeudi 13 avril 2006

Pleine lune.

D'avril à juin 2006, les mercredis et jeudis matin, je traverse le parc Lafontaine pour me rendre à un atelier d'art-thérapie. J'y dessine de nombreux arbres et j'y esquisse les contours de ma guérison.

Jeudi 27 avril 2006

Nouvelle lune.

Samedi 13 mai 2006

Pleine lune.

Samedi 27 mai 2006

Nouvelle lune.

Dimanche 11 juin 2006

Pleine lune.

Dimanche 25 juin 2006

Nouvelle lune.

Mardi 11 juillet 2006

Pleine lune.

Mardi 25 juillet 2006

Nouvelle lune.

Mercredi 9 août 2006

Pleine lune.

58

Mercredi 23 août 2006

Nouvelle lune.

La créativité survient dans l'instant, et dans l'instant, nous sommes éternels. Julia Cameron

Jeudi 7 septembre 2006

Pleine lune.

Vendredi 22 septembre 2006

Nouvelle lune.

Samedi 7 octobre 2006

Pleine lune.

Dimanche 22 octobre 2006

Nouvelle lune.

Dimanche 5 novembre 2006

Pleine lune.

Samedi 11 novembre 2006

Un an depuis la fin de mes traitements.

Lundi 20 novembre 2006

Nouvelle lune.

Mardi 5 décembre 2006

Pleine lune.

Jeudi 7 décembre 2006

J'ai l'élan d'écrire depuis vendredi dernier. Premier décembre. Première neige. Pas tout à fait. Pluie verglaçante. La beauté des arbres pleins de givre. Souvenir de la crise du verglas. Quand je parle à Marc le lendemain, il me dit : on se connaissait. Ça me fait drôle qu'il compte le temps avec moi dedans. Vendredi, donc, j'ai reçu un drainage lymphatique. Le soir, on avait prévu un souper retrouvailles. Finalement, il n'y a que Louise B., Suzanne et moi qui avons bravé la tempête. J'y apprends que Louise G. a reçu un diagnostic de métastases au cerveau. Ça me fait un choc. Quand j'en parle à Marc, il pleure.

Mercredi 20 décembre 2006

Nouvelle lune.

Louise G. est décédée en janvier 2007. Louise B. est décédée, elle, en janvier 2009. Guylaine est décédée en septembre 2009. Then they were seven. Lucky Seven. Le conjoint de Suzanne est décédé en décembre 2009, d'une récurrence de son cancer de la peau contre lequel il s'était battu, huit ans auparavant. Guylaine et Sylvain avaient le même médecin que moi.

Inventaire de l'expérience immédiate

J'ai une fragilité du côté droit. Plus précisément un nœud sous l'omoplate droite qui irradie dans tous les intercostaux des côtes à tribord. Et puis, évidemment, dans mon sein. Je sais que le retour des dates fatidiques m'habite, c'est-à-dire habite mon corps. Tant qu'y en a, y en reste. Les deuils de mon cancer ne sont pas finis. Je le sens dans tout mon côté droit, opéré, irradié, empoisonné, *slash, poison and burn* — on en est encore à ces pratiques barbares de la science moderne en l'an de grâce deux mille cinq.

Il y a vingt ans. J'aurais subi une mastectomie radicale sans autre forme de choix, sinon mourir. Dans vingt ans, on traitera ces cancers avec des comprimés, ou avec un petit appareil qui fait peu de bruit, mais qui guérit tout, comme dans *Star Trek*. Toujours est-il que, dans vingt ans, je serai encore là, et fière grand-mère, mais en attendant, mon corps semble garder bien fraîches les traces de cette épreuve.

Vendredi 8 décembre 2006

J'ai envie d'écrire dans la continuité, alors que je n'arrive qu'à la contiguïté des fragments de ma pensée égarée. La continuité qui tient dans le fil du temps qui passe et dans l'accumulation de multiples fragments.

Les semaines passent lentement, malgré le quotidien avec des enfants qui ramènent toujours tout, et ils ont raison, au plus près du là, tout de suite, maintenant.

Une chambre dans la maison de mes parents. J'y ai à peine existé. Et cet arbre coupé.

Dans mes rêves, il y a de nombreux sous-terrains, et des maisons à trois étages, et des pièces cachées où mes explorations nocturnes m'amènent de lieu en lieu, de nuit en nuit, à habiter ma propre demeure. M'ancrer dans la terre, comme un arbre qui danse au rythme des cycles de sa vie.

Et la lumière fut!

LA RENAISSANCE DE VÉNUS

Lueur de l'aurore

Observée sans être vue

L'odeur du café

Sophie se tient debout devant la fenêtre de la chambre. Derrière elle, des livres, des vêtements, et des jouets s'accumulent. Il y a des crayons partout. Des piles de papiers jonchent le sol. Dehors, il pleut.

Janvier 2007

Mon corps en guérison, conjointement avec l'ouverture de mon cœur, entre enfin dans le monde par la porte d'en avant, c'est-à-dire qu'il se présente humblement tel qu'il est, mu par la femme que je suis enfin. Je prends la plume et j'écris, je m'écrie, enfin je la sens possible cette écriture que je désire comme un enfant depuis toute ma vie. J'en aurai mis du temps et j'en aurai écrit des pages avant d'advenir par le langage. Comme si ce privilège de la plume ne pouvait légitimement

être le mien. J'ai excavé, cherché durant de nombreuses années qui m'ont longtemps semblées perdues.

Je suis ce que je suis et c'est tout ce que je suis. Mes ambitions sont profondes. Atteindre l'équilibre. Mieux comprendre, être mieux. Être plus. Avoir moins. Moins d'émotions entassées dans les sous-sols de ma conscience. Moins de ressentiment. De culpabilité. Savoir que c'est par le dépouillement, par le vide, laisser le barrage céder enfin sa place à l'émotion vécue dans toute sa nécessité, que s'ouvrira l'espace de la création.

Et mon désir de se préciser et de vouloir partager cette démarche avec les autres. En témoigner. Créer quelque chose qui puisse passer par le cœur et éveiller l'âme.

Arborescence

Je puise ma force au cœur de la terre par des racines rouge feu. Et la lumière des étoiles m'atteint depuis des millions d'années. Avec la droiture de l'arbre, je respire à pleins poumons l'humide froideur de la saison. Inspiration. Expiration. Mes poumons se gonflent et se dégonflent à volonté. Mes gestes lents calment mes désirs touffus. La lenteur et mon souffle me guident vers cet instant. Il y a longtemps, j'ai adopté comme compagnon l'arbre qui se

trouvait là. Je respire par les yeux la splendeur jaune de sa lumière mouillée. Mon cœur se gonfle d'émoi, et déborde un peu. Je crois qu'il m'a vue.

Comme lui, je porte dans ma chair les marques du temps et les cicatrices de l'émondage du printemps. Je suis arrivée ici avec l'insouciance de l'enfance, et je me suis perchée à ses branches comme un oiseau. Voilà dix jours qu'il pleut sur la ville et mon arbre est toujours à l'apogée. Une bourrasque cependant emporte dans des tourbillons éclatants les feuilles dorées qui réchauffaient mon regard. Les branches ramollies fouettent l'air glacé puis reprennent leur droite posture. Après la tempête, l'arbre se dresse fièrement, humblement dégarni. Je frissonne avec lui. L'été est mort et enterré sous son linceul d'or et de boue. Dans ma chambre suspendue, je respire dans un étirement félin. Nous hivernerons sous tes rameaux ensevelis, fidèle gîte glacé pour mon âme gelée.

10 février 2007

Prise dans un corset de chair, mes côtes serrées atrophient ma posture. L'omoplate saillante, l'épaule voûtée. J'ai mal au sein jusqu'en arrière des dents. Après avoir pleuré abondamment cependant, je sens la tension se dissiper, mon corps se délier. Reprendre sa forme humaine. Combien de

*temps souffrirai-je de ces deux côtes que je me suis cassées,
en toussant, l'an dernier?*

Samedi 10 février 2007

« J'ai tué le ventre ».

Moi aussi.

9 mars 2007

Règles.

2 avril 2007

Pleine lune.

Règles.

Scintigraphie osseuse.

21 avril 2007

Règles.

24 avril 2007

Docteur Leclerc.

Radiographies.

15 mai 2007

Résonnance magnétique (côtes).

24 mai 2007

Résonnance magnétique (genoux).

29 mai 2007

Règles.

30 mai 2007

Massothérapie.

2 juin 2007

Sur le balcon d'en avant. Humide chaleur latente dans l'air. Heureusement, le ciel voilé empêchera cette chaleur précoce de trop se déployer. Je me demande qui sont ces mères qui passent sur le trottoir. Sont-elles plus heureuses que moi avec leur mari, leur chien et leurs trois enfants ? Ça tient à quoi, le bonheur ?

*J'avancais vers l'ouest,
le soleil déjà était couché.
Au coin de Christophe-Colomb
Le ciel tel un océan s'étend
bleu et profond autour de la ville
qui rentre chez elle.
Sous des lueurs de néons
aux spectres jaunes ou roses.
Puis, la lumière est verte,
le ciel derrière les immeubles
reprend sa place.*

Le 2 juin 2007

Plus notre liberté intérieure est vaste, c'est-à-dire notre ouverture vers l'inconnu, moins nous avons besoin de contraintes extérieures. Sans religion, je suis libre.

8 juin 2007

Massothérapie.

12 juin 2007

Docteur Leblanc.

16 juin 2007

Retraite Qi gong.

18 juillet 2007

Drainage lymphatique.

17 août 2007

Qi gong de la rate.

J'entends les cloches de l'église. Puis, les klaxons claironner. Le mariage est un engagement affiché. Il est un geste symbolique à partir duquel on peut construire quelque chose à deux.

Quand les voitures passent, et surtout les gros camions, je tremble. Pour une fois, ce n'est pas métaphorique. Ce n'est pas l'émotion qui commande. C'est que littéralement, à travers les fibres de ma chaise, je sens vibrer ces tonnes métalliques qui passent. L'asphalte capte l'énergie, laquelle est transportée à travers la matière, par ondes vibratoires, jusqu'à mes fesses. Ce gros camion est l'emblème de ce qui pollue jusqu'à la quiétude de mon cul.

Le passé évanoui
Dans mon bain
La porte fermée et
seule dans ce réduit embué,
Je plonge endolorie
dans ce bassin fumant.
Les effluves m'enivrent déjà
et la chaleur pénétrante
réconforte mes membres.
J'y amène s'y noyer
mes vieux chagrins,
s'y déverser mes sanglots.
Attention flottante
à fleur d'eau,
où je rêve ma vie.
La lueur d'une chandelle
dans ce huis clos d'intimité.
Couchée dans un songe
J'observe le plafond s'éloigner
sous la brume.

Décrire (décrier)
Écrire (s'écrier)
La crainte criante

Ouragans d'émotion. La vraie vie qui éclate comme un nuage.

Le vent froid d'automne souffle autour des feuilles. Assise au cœur de ma maison ; jardin suspendu, je respire doucement, avec conscience. Des livres de poche aux couvertures jaunies, dans de vieilles bibliothèques Ikea jaunies, elles aussi.

Et je fais mon ménage du printemps l'automne. Je suis comme ça. Un peu à l'envers. Je fleuris à l'ombre, profite du matin pour dormir, et à l'automne, je prépare ma maison pour l'hiver avec la joie du printemps. La douce solitude de la froide saison mérite une préparation attentionnée.

Dans ma maison suspendue, je profite d'une fin de semaine où mes filles sont chez leur père, pour tout ranger. J'aime ces longs moments de silence autour des objets que j'organise, recréant pour chacun, une place dans l'ensemble. Méditation en mouvement. Sculpture géante faite à même les meubles et le quotidien.

Ainsi ai-je construit ma vie, par couches successives, comme mes créations, comme une artisane. Au rythme des saisons, je reprends le fil là où je l'ai laissé la saison précédente. Ce n'est qu'avec le recul des années que je le vois, maintenant, comme dans une vision englobante, récompense de l'acharnement à suivre ma propre voie envers et contre tous. Défrayant son coût, sans fléchir : c'est-à-dire, le doute.

Les couches d'une vie constituée des résidus de toutes ses vies, comme un processus de sédimentation en mouvement. Des strates de temps qui se matérialisent au fil des jours. La plume philosophale née de mille quotidiens évanouis. De la découverte du Sens parmi ses éléments les plus ordinaires.

Cahier à la main, j'essaie en vain d'écrire. Mon enthousiasme initial laisse place au doute. On m'avait parlé d'effets sur la concentration et la mémoire. Tant pis, ne m'en déplaît, j'écrirai quand même. En dépit de mon manque d'inspiration, de mon manque de confiance. De mon manque de talent, même. Écrire quand même. Parce que j'ai l'élan de le faire. Rester au centre de mes désirs profonds, envers et contre tous, même si mon cerveau n'est plus le même.

Constat méditatif

J'ai assez réfléchi.
Je laisse passer les pensées
comme des nuages dans le ciel.
Je les regarde passer.
J'inspire. J'expire.
Ancrage dans le présent.

Concentrer l'activité intellectuelle
dans l'acte d'écrire.
Nécessaire passage à l'acte.
Je m'inspire et j'exprime.
Du chaos naîtra la lumière.
Puis reviendront les ténèbres.

Rêve

Le marché et l'abondance. J'ai beaucoup de provisions, c'est lourd à porter. J'achète un panier sur roulettes pour transporter tous ces gros légumes et fruits géants. Beaucoup de temps d'attente avant de payer. Beaucoup de monde. Il y a aussi des parapluies multicolores à vendre.

C'est l'automne et il pleut. Encore. Pour les feuilles, ce sera les derniers jours de gloire. Ça sent bon. C'est le moment où

surgit le désir d'hiverner, dans le creuset de l'abondance.
Puis, cultiver un jardin dehors aussi.

L'écriture-pont. Celle qui tisse des ponts de mots entre l'intérieur et l'extérieur, et qui relie les différents points d'ancrage dans le mouvement de la vie. Les faits et gestes du quotidien. Les petits cahiers et les stylos éparpillés. La pluie et le beau temps entre les lignes.

13 octobre 2007

Règles.

22 octobre 2007

Prises de sang.

25 octobre 2007

Docteur Bourget.

28 octobre 2007

42 ans.

4 novembre 2007

Reculer l'heure.

21 novembre 2007

Première neige.

23 novembre 2007

Dépôt sujet de maîtrise.

24 novembre 2007

Règles.

Pleine lune.

27 novembre 2007

Mammographie.

29 novembre 2007

Drainage lymphatique.

11 décembre 2007

Règles (18 jours).

Aide juridique.

13 décembre 2007

Drainage lymphatique.

17 décembre 2007

Docteur Leblanc.

La pluie s'acharne dans sa nuée d'automne. Des colliers de perles d'eau scintillantes ornent les branches des arbres qui se dénudent un peu plus chaque jour. La lumière s'évapore.

Création et guérison. Faire lien entre mouvement créateur et mouvement de vie. Mettre en scène l'écriture-pont comme moyen de transformation intérieure (ou comme trace du chemin emprunté pour s'y rendre).

Après l'obscurité de mes paupières

Des miettes de désordre

En constellation

Devant la cafetière

Reflets brisés

de l'horizon

L'odeur des tranches calcinées

La lumière en mosaïque

par la fenêtre

chaos brisé

dans les reflets

de la poussière.

Ravissement

Dessins des astres

et des arbres

minuscules

dedans la vitre.

Miroir vide

où je m'engouffre

par habitude

ou par fatigue.

Puis, jaillissement de vie

et de créatures rebelles

*par les méandres
de mes carnets
en friche.*

*Faire chuchoter les ombres
Libérer de la cage
les oiseaux
leur offrir un temple
ou bien l'exil.*

*Gestation fébrile
Des blanches lunes
En silence,
Béatitude*

*Voilà qu'il neige
dans ma chambre.*

LE CYCLE DE LA LUNE ROUGE

Lundi 14 janvier 2008

Ce sera une année charnière. Année d'écriture. Expression de cet amour des commencements. Le cycle des astres qui s'achève.

J'ai lu quelque part à propos du cycle féminin qu'au terme de la fertilité, l'expression des énergies n'est plus tournée vers la procréation et le monde physique, mais vers le développement intérieur et son langage, puis dans le partage par la création d'objets d'art. C'est le cycle de la lune rouge. Celui de la sage, de la sorcière et de la séductrice.

Je m'inquiète d'être devenue trop maigre. Le paradoxe, c'est que j'aime cette minceur longtemps désirée. Je me trouve belle alors que je suis si épuisée. Mon corps sans énergie à l'image d'une société malade qui prône comme ultime modèle du corps à désirer, un état de corps qui frôle la morbidité.

Quelques traces de sang ce matin. Enfin. Béatrice pense à *L'Événement* qu'elle a lu à l'université. Et à l'histoire de Lili. L'attente des règles, mais pour des raisons différentes. Confirmation du retour de la fertilité. De la jeunesse qui s'étire. C'était un cycle de soixante-cinq jours. Fatigue hivernale ; ralentissement hormonal. Elle se dit que c'est le début de la fin de sa fertilité biologique. Qui marque le début de son œuvre créatrice. Elle entre dans un cycle de vie renouvelé, comme son mouvement créateur.

Lundi 21 janvier 2008

Journée ensoleillée et froide. J'entreprends la réalisation de mon projet de maîtrise. Advienne que pourra.

Lundi 18 février 2008

Le paradoxe de se sentir à la fois pleinement vivante et unie à l'univers tout entier, puis, à nouveau dépressive et seule au monde. Limitée par ce corps qui prend tout son temps pour s'en remettre. Qui ne s'en remettra peut-être jamais complètement. Coupure intérieure chaque fois renouvelée, et figée dans le temps. En alternance.

Aujourd'hui, j'ai vu le soleil et j'avais le cœur léger. Ce soir, j'ai l'âme au noir. Le retour cyclique des humeurs. Cyclothymie.

Le 19 février 2008

La renaissance de Vénus. Mouvement de transformation de la féminité. Compréhension ressentie du cycle féminin et de son rythme essentiellement créateur. La bipolarité qui tourne en rond. Aspects changeants et indéniablement vivants du corps et de la psyché féminine. Incarner cela dans des personnages.

Le 20 février 2008

*Éclipse totale de la pleine lune.
Il fait cependant -20 C.
Je ne lui fais qu'un clin d'œil.*

24 février 2008

Désir d'illustrer par ces fragments une réflexion de notre condition commune, c'est-à-dire, humaine. Pour la voir plus clairement. Pour mieux l'incarner. Et mieux la partager.

19 mars 2008

Mon lave-vaisselle est réparé. Mes hormones à la bonne place. Je ressens du bien-être. Calme bien-être.

J'anticipe mon congé de Pâques en solitaire.

Écriture et rencontres au rendez-vous.

C'était la pleine lune. Le ciel rayonnait derrière les triplex d'à côté. Et le mât du stade tel une érection de béton dans le ciel de l'est guidait malgré leur absence mon regard vers les étoiles. Si je regardais vers le sud, c'est-à-dire vers le centre-ville, j'apercevais dans la nuit claire et jamais vraiment obscure, les grands faisceaux saillants de la Place Ville-Marie.

Maintenant, quand je regarde dehors, je vois des arbres. C'est-à-dire que je vois des feuilles, comme si ma maison était dans un arbre. Ma maison dans un arbre, ici et maintenant.

Le 4 mai 2008

Il y a la fois toute nue dans le salon.

Il y a le souvenir des pantalons.

Le 19 mai 2008

*La vie est ouverte. Répétition créatrice et la voie de l'œuvre.
La nouvelle pousse qui amène l'arbre à se déployer dans
l'espace.*

*Que ferai-je donc ? J'étalerai ces bouts de récits que j'ai
écrits sinon au fil d'un texte, au moins au fil du temps. Et
j'écrirai les bouts manquants. De manière à donner du sens.
À organiser le sens déjà là, mais invisible à l'œil nu.*

*À la manière de ma vie, mon texte sera rapiécé, à moitié
inventé, jamais à la hauteur de son inspiration, de mon
ambition. Mais tout à fait mien.*

Ce jour-là, l'été s'était installé quelques semaines puis s'était
liquéfié. Un mois et demi de pluie. Les larmes du ciel.

Suivant son cycle dans mon agenda *Quo Vadis*, je savais que
la lune serait pleine. Je me suis dit que je voulais la voir, puis
j'ai oublié d'y aller. Déjà fatiguée par les corvées du jour, j'ai
manqué le spectacle lunaire. Je me suis dit que j'avais de
toute façon une pleine lune imaginaire. Puis, j'ai vu son image
au téléjournal. La lune était pleine et particulièrement grosse
en ce début de septembre. Pleine lune télévisée. Puis, une

amie m'envoie une photo par courriel. La lune rouge.
Virtuelle.

Le 14 septembre 2008

Bonheur du dimanche

Sous la pluie, endormie

À boire mon café

Et à prendre tout mon temps

La fin de semaine de l'Action de grâce, j'ai fait une rencontre des plus inattendues. Comme la belle au bois dormant, après un petit repos d'après-midi, alors que les enfants jouaient dehors, je me suis trouvée devant un grand prince qui me tendait un petit papier, avec dessus, son nom et son numéro de téléphone. Nous n'avons passé que peu de temps à discuter. C'était une invitation. Je l'ai trouvé courageux.

Esquisse pour un jour de pluie

Un nuage qui éclate.

Dans une longue chute,

je tombe vers le sol

Le souffle coupé

ma peur liquéfiée

*M'abandonner
puis le souffle qui s'ouvre
le jaillissement
nuage éclaté*

*Je m'ennuie
de l'atmosphère éthérée
de mon Être
la pluie que je suis
que j'essuie
lourdes et froides
gouttelettes
de mon enfouissement*

*À présent
au bout d'un temps
je me sens revivre
Finalement, je n'étais pas
seule
dans ma chute.*

*Impermanence
devenue
eau vive.*

Le 20 octobre 2008

Buanderie

Temps gris et froid.

Si je m'aperçois d'éléments de répétition dans une rencontre, voire d'éléments significatifs, comment dois-je les lire?

Le 28 octobre 2008

Il fait gris. Le vent se lève et l'air refroidit. Il neigera dès ce soir.

Nouvelle lune. Première neige.

Quand je suis née, le 28 octobre 1965, il y avait de la neige sur le sol, m'a dit ma mère. Deux semaines auparavant, il avait aussi neigé. Peut-être le jour de son anniversaire.

Première neige, nouvelle lune, j'ai aujourd'hui quarante-trois ans. Nombre premier de mes années accumulées. Jean doit passer ce soir « me faire la bise » pour mon anniversaire. Peut-être s'agira-t-il plutôt de notre premier baiser amoureux...

Au début, il y avait le chaos. Puis, dans un mouvement cyclique de vie mue par l'élargissement de la conscience,

observer la vie qui se déploie dans une complexité esthétique en évolution.

Et la lumière fut. Et la déesse vit que cela était bon.

Le 13 décembre 2008

Mes larmes neigent sur la ville. Mon regard virevolte, accroché aux flocons. Happée par cette blessure avivée dans mon cœur vers l'arrière du temps.

Et l'absence de ton corps et de tes bras et de ton accueil me fait autant souffrir que cet amour mort-né, l'ancien, le fou, qui revient en force, m'envahissant.

Je m'enfonce malgré moi dans les sillons trop profonds de cette douleur de l'amour qui revient finalement prendre la place de quelque quiétude que je puisse avoir idée de reconnaître. Mon amour déjà blessé vers l'arrière-temps de mon cœur déçu.

Le 28 décembre 2008

Coin Mont-Royal et Saint-Laurent. Devant la montagne enneigée à la cime des arbres à contre-jour, émue par mon

*bonheur d'être là, amoureuse, au centre de moi-même, dans
la vie, au cœur de la ville, parmi les gens. Je tourne la tête
vers le sud-ouest dans la rue Saint-Laurent, et j'aperçois des
fanions sur lesquels était inscrit le mot Ohm. La vie me sourit,
je la salue!*

Le 5 janvier 2009

Je prends tout mon temps

J'occupe tout l'espace

*Et j'erre d'une chose à une autre
dans l'espace et dans le temps.*

Dans l'espace des pièces et des papiers

Dans les méandres de mes textes

Souvenirs errants

Sans m'y accrocher

Libre, acrobate.

Le soleil inonde la chambre

Ma pensée vogue à la dérive

Au gré de mes désirs

S'effritent les impasses

Devant mes projets d'avenir

*Ma toute-puissance dans l'univers
contenue dans ces éclats de lumière
qui dansent sur le mur.*

Le 5 février 2009

Bonne fête Simon (4 ans)

Une sexagénaire de Calgary accouche de jumeaux issus d'une fertilisation in vitro en Inde (la Roumaine dont on parlait aux nouvelles a accouché elle, à 66 ans). Et cette femme américaine, déjà mère de six enfants, monoparentale et habitant chez sa mère, qui accouche de huit bébés.

Le 19 mars 2009

Et la question qui revient : pourquoi pas moi?

Pourquoi freiner cet élan de prendre ma place dans le monde parmi les créateurs?

Comme si je presentais que ma place pourrait être grande et que, par pudeur ou je ne sais quelle autre retenue, je m'abstiens toujours. Ou au contraire, je m'abstiens parce que je pressens la dévastation assurée par la confirmation de ma médiocrité?

Le 20 mai 2009

Mais qui sont ces femmes? Sont-elles moi?

Suis-je en elles?

Toutes ont été l'héroïne de leur histoire.

Chacune libre de la raconter, d'en faire un récit.

Et si c'est moi qui fais le récit?

Qui est celle qui écrit?

Pouquoi pas moi?

Comment est-ce que je m'inscris

Entre les lignes?

Je suis toutes les femmes. J'ai été toutes ces femmes aussi. Je peux inventer, ou raconter. C'est un choix où la nuance réside dans le jeu des formes. Dans l'interstice entre la construction imaginaire que je travaille à l'aide des mots, comme un musicien avec les notes et la fiction inconsciente qui s'érige en permanence pour donner sens.

Dans cet espace, j'habite une grande maison.

Au cœur d'un arbre gigantesque, feuillu, vivant.

30 juin 2009

J'ai rêvé ce matin que j'avais un tout petit bébé. À peine une poupée. Il a tout de suite voulu téter. J'étais ébahie d'avoir fait cette petite créature sans trop m'en être rendu compte.

Le 14 septembre 2009

Un arbre d'eau sur le couvercle de la casserole.

L'œil d'un hibou dans la noirceur du trou.

Le 24 septembre 2009

Écriture dans la salle d'attente.

Écriture-trace du temps qui passe.

L'encre-gel qui glisse sur la page
la fluidité du temps comme du geste
pour l'arrêter.

Le mouvement qui s'ancre dans le papier.

Pigments d'encre sans imagination
pour seul motif, de laisser trace.

En attendant.

Écriture-temps dans la salle
d'attente.

Le 25 septembre 2009

Je suis sidérée d'apprendre le suicide de Nelly Arcan « hier vers l'heure du souper », comme on le disait aux nouvelles. Ça rend la chose encore plus triste, il me semble, ce détail du geste posé alors que les gens autour d'elle étaient eux en train de poser ceux du quotidien, préparaient le repas.

Cependant, la mort quelque part dans la ville.

Jeune, jolie et connaissant le succès en librairie, il semble selon son éditeur qui nous parle de la sortie de son prochain livre, que le suicide y était représenté.

L'art dans la vie et vice versa. Même si, en l'occurrence, il s'agit de la mort.

Le 10 octobre 2009

Voilà un an que j'ai rencontré Jean et que nous vivons la complicité, le bonheur et l'amour.

J'ai presque terminé mon projet d'écriture. Je suis à la bonne place au bon moment, dans l'air(e) du temps, c'est-à-dire, ici, maintenant.

Après avoir cultivé mon jardin, il m'est possible de récolter ses fruits, de célébrer cet accomplissement.

Jouir de la fin. Pour mieux recommencer.

Le 28 novembre 2009

J'ai rêvé que j'avais un gros bébé noir. Joufflu, joyeux, avec plein de cheveux tout frisés.

Vendredi 11 décembre 2009

Règles.

Naissance de Cloé.

Le 12 janvier 2010

En cour.

Séisme en Haïti.

Le 18 janvier 2010

Le jugement qui rend l'injustice officielle.

Le 30 janvier 2010

Nuit glaciale de pleine lune. L'arbre du printemps, signe du nouveau cycle de création. Créer l'accomplissement. Un texte achevé. Un essai revu et augmenté. Un mémoire déposé et la fin de cette histoire. Peut-être un livre que je dédierai à mes filles.

Et ma nouvelle vie avec Jean. Et un nouveau projet pour stimuler ma créativité et concrétiser nos projets de maison et de mariage et soutenir nos projets communs de création.

Remplir des cahiers et des cartons. Le ménage par le vide pour préparer au mouvement de ma nouvelle vie, évolution naturelle, par à-coups et souvent à contretemps, répétition créatrice des jours pour échapper au stérile recommencement du quotidien vécu comme une absence. La présence dans la précision des petits gestes.

31 janvier 2010

Nous sommes des constructions narratives. Notre « moi social » est une fiction, tout comme notre moi égoïque (ego) et même le Soi est défini par une construction de l'ordre du récit. Le Sens par les histoires qu'on se raconte pour s'expliquer l'absurdité de l'existence.

L'idée de calvaires parallèles, des allers-retours dans les affres de la dépression. Puis la culpabilité.

En devenir

En mouvement

Ancrée dans la vie.

Par la mort attisée.

Désormais,

je suis Bouddha.

Le 1^{er} février 2010

Et les objets qui en rajoutent.

L'écran de l'ordinateur qui devient noir.

L'eau chaude qui tiédit.

Et le corps...

L'épaule qui tenaille,

Comme une blessure

de guerre.

Et la fatigue qui, cinq ans plus tard,

se chronicise.

Le 3 février 2010

J'aurais voulu faire quelque chose d'important, alors que je n'arrive qu'à du grand ordinaire. Quand ce n'est pas l'habituel petit ordinaire.

Explorer la notion de représentation de Soi comme fiction qui se donne à lire de la même manière qu'un roman. Mon roman, finalement, par fragments, sorte de roman *in vivo*. Une fiction qui me maintient dans le vivant.

Chacun porte en Soi plusieurs romans. Dès que l'on a fini d'en lire un, on en recommence un nouveau. Parfois, on les lit simultanément. Comme les livres.

Le 7 février 2010

Ses courriels sont des virus nocifs pour ma santé et directement transmissibles dans mes neurones. La colère monte. S'exprime. Jean m'écoute, et m'aime. Je rage, je vocifère. Et toujours, il m'aime.

Et son texte décortiqué par le contexte désamorce, par sa manipulation mise à nue, l'action du poison. Lucidité. Son amour me préserve de tomber et je vois, atteignant presque la compassion souhaitée, me hissant par dessus le mépris que ses propos et sa violence m'inspirent.

J'ai de l'amour désormais. Un bouclier contre cette folie passagère qui m'a aspirée jusqu'à la moelle. Heureusement, ma guérison fut totale. Je vis ma vie dans la joie et l'optimisme. Jusqu'à ce que le poison soit à nouveau lancé dans mon crâne.

La haine qui percute mes côtes, qui atrophie mes muscles dans un spasme. Mon corps se contracte, se rétracte. Puis tenter de voir clair, de vider la colère, l'exprimer, encore, le

pervers, le tordu. À chacun son destin et on récolte ce que l'on sème. Il finira vieux garçon desséché, acariâtre, victime jusqu'à dans sa tombe. À moins que ne survienne l'improbable tournant. Qu'advienne la lumière.

J'ai semé de multiples graines d'amour et de création. Je cultive les relations, je réalise des projets, j'accomplis des tâches, et je récolte de l'amour, de la sagesse et la satisfaction d'être responsable, généreuse, ouverte, humble, authentique, présente, sensible (ce qui ne m'empêche pas d'être passionnée, impatiente, intense et persévérante).

La fin dans un courriel de mise au point. Point final. Puis, après le retour au calme, le désir dans mon corps. Le cœur plus léger, puis l'estomac plein. Le désir avivé. Et Jean qui arrive, juste au moment de la récolte.

Le 10 février 2010

Comment inscrire le fait d'être une femme au tournant du siècle? Comment laisser trace, incarner l'existence des femmes?

Le 10 mars 2010

Bonne fête Marguerite (9 ans).

Le 17 mars 2010

Jour de la Saint-Patrick, en plein soleil, au coin de la rue Sainte-Catherine, en sortant de chez Simons, Jean me demande avec enthousiasme, mon visage entre ses mains, si je veux le marier. Je suis émue. Oui. C'est oui! Je suis ravie...

Le 24 mars 2010

Arbres en fonte.

Liquéfaction du cristal ensoleillé.

Pluie de lumière. Merveille matinale qui efface la violence du courriel reçu comme une gifle. Puis, je rencontre mon fiancé pour lui montrer la bague que j'ai trouvée pour symboliser notre amour, et notre désir qu'il s'inscrive dans la durée.

Le 25 mars 2010

Printemps d'amour et d'eau fraîche.

Après la pluie cristalline,

Le beau temps se devine.

Mon cœur trop rempli

se détend.

Mon enthousiasme,

en suspens

Par trop d'attentes
Éclate ma joie.

Le 26 avril 2010
Mon corps en régression.
Les muscles de mon dos
qui tirent vers l'intérieur.
Et la mâchoire raide.
L'ouverture dans la douleur.
Ma posture antérieure
pour le réconfort du familier.

La guérison tellement plus longue
que prévue.

Alors que je reviens de l'épicerie, m'étant arrêtée à la
buanderie pour rapporter du même coup une brassée de
vêtements, je me dis que ce sont ces gestes du quotidien qui
s'enchaînent dans la chorégraphie de notre existence comme
une structure en mouvement à partir de laquelle s'articule et
se crée tout le reste.

Entre deux piles de linge sale à trier
De vaisselle à laver
D'objets divers à ranger
Je suis
J'essuie, et je plie
Et je suis l'élan de la plume
dans de petits cahiers.

Je laisse trace des événements
qui laissent trace en moi.
Le quotidien au temps
fragmenté.
Aux amours
réparties
entre les enfants
les projets et l'amour.

La vie comme une page blanche
dans l'univers de tous les possibles.

Le 4 mai 2010

*Il me faut contrer cette aliénation. Cette intrusion acide dans
mon quotidien.*

Le 11 mai 2010

Docteur Leblanc.

Cinq ans plus tard.

Fatigue persistante. Dépression.

Tests et bilans.

Rendez-vous cet été.

Et cette jeune prof qui meurt sans crier gare, à l'âge de 28 ans. En quelques jours, c'en était fini pour elle. Et l'école tout entière ébahie.

Le 25 mai 2010

Me centrer sur le ventre.

Gérer le stress par le ventre.

Retrouver le sens des tripes.

Me centrer sur le Qi.

Le 7 juin 2010

Consultation juridique.

Le 10 juin 2010

Bonne fête Frédéric (16 ans).

Le 27 juin 2010

Baptême de Cloé ma filleule.

Et le tour de la Gaspésie en famille. Dans l'autre sens.

Le 16 juillet 2010

Journée à l'hôpital avec Jean. Intoxication au chlorure de méthylène. Ma place à ses côtés.

Le 27 juillet 2010

Je rencontre Marie-Pierre, mon éditrice. Je la trouve belle et radieuse. Son foulard coloré lui donne du teint. Mon corps se souvient de ce que c'était que de porter ce voile.

En revenant du cinéma, Jean vient me voir un moment avec Fred. Il veut me montrer la lune. Elle est en arrière. On grimpe dans l'escalier du voisin, encore un peu plus haut... À travers les branches : la lune rouge. Merci, mon amour.

Le 1^{er} août 2010

Bonne fête Jean (47 ans).

Le 15 août 2010

Fête des Acadiens. Jour de l'Assomption. Je ne sais pas ce que signifie ce jour dans ma culture.

Jean et moi avons eu, en plein après-midi, un accident de voiture en s'en allant choisir des alliances. L'événement s'est produit devant une église où se tenait un mariage. En ambulance, à l'hôpital. Jean a le doigt cassé (majeur gauche). Je m'en tire avec une contusion à l'épaule, malgré que j'ai été immobilisée pour le trajet. Le taxi n'a même pas ralenti quand il nous a embouti. Et ma voiture, aux sacs gonflables déployés, celle donnée par mon ex-belle-mère, héritée de feu Jean-Claude son frère, une perte totale.

Le 2 septembre 2010

Rose se plante un clou dans le talon dans la cour d'école. « Ça saigne pas mal... S'il-vous-plaît venir la chercher. » Puis, l'hôpital, encore.

Le 10 septembre 2010

Dépôt de mon mémoire, en trois copies.

Alléluia!

Le 10 octobre 2010

Dix.10.X. Jour de notre mariage.

Alléluia!

Fin poétique. L'ambition romanesque née des silences passés cède tranquillement sa place à la poésie du présent, à l'écriture, par miettes de temps.

Vendredi 22 octobre 2010

Pleine lune.

Mammographie.

Le 28 octobre 2010

J'ai 45 ans.

Le 11 novembre 2010

Cinq ans depuis la fin de mes traitements. Je souffre toujours de douleurs épisodiques et garderai vraisemblablement comme séquelle un syndrome de fatigue chronique relié au cancer, mais « l'important », comme dit l'enfant dans cette chanson, « c'est d'être pas mort. » *I'll drink to that!*

Le 14 novembre 2010

Bonne fête Rose (11 ans).

Le 11 décembre 2010

Bonne fête Cloé (1 an).

Entourée de Lili, Marie-Jeanne, Hélène et Sophie, Béatrice sert du champagne pour célébrer la publication de son premier livre ! Elles lèvent leurs verres puis, — ô joie pour cette synchronicité —, au même moment, son mari arrive avec les trois enfants.

Fin (Début)

DEUXIÈME PARTIE : ESSAI

*DU SURGISSEMENT À L'ŒUVRE.
RÉFLEXION SUR LA MISE EN RÉCIT
DU QUOTIDIEN À PARTIR D'UNE LECTURE DE
L'ÉVÉNEMENT D'ANNIE ERNAUX*

Ce sont comme des traces de temps et d'histoire,
des fragments du texte que nous écrivons
rien qu'en vivant.

Mon existence complètement dissoute
dans la tête et la vie des autres.

Annie Ernaux

Du surgissement à l'œuvre

Mon projet de création tire son origine de moments d'inspiration, de réflexions-éclair, voire d'états d'âme sans chair devenus écriture, laissant trace. Cette écriture du présent, saisie sur le vif, manuscrite, presque toujours datée, est consignée à la volée dans des carnets et des cahiers (pour le plaisir de l'objet). Ce sont ces fragments, ces instantanés du quotidien, cette *écriture-temps* aux formes hétéroclites et inachevées, à la fois inscription du présent et trace du passé, qui constituent la matière-source du *Cycle des astres*. La double temporalité des textes participe à la mise en récit du quotidien où coexistent premiers jets, poésie et autographie, et à l'articulation d'un projet d'écriture englobant qui incarne mon ambitieuse visée, celle de créer, à partir de ces fragments recyclés, un nouvel objet. Les fragments de mon œuvre à la fois source et trace de mon parcours d'écriture.

Ayant convoqué écrivains et théoriciens du quotidien pour nourrir ma réflexion, j'ai abordé la partie « essai » de mon mémoire dans une approche essentiellement poétique en basant mon propos sur une lecture critique de *L'Événement*¹ d'Annie Ernaux. Je me suis penchée sur le travail des formes

¹ Annie Ernaux, *L'Événement*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2005 [2000], p. 125. (Tous les numéros de page entre parenthèses dans le texte font référence à cette édition de *L'Événement*.)

et leur effet dans la mise en récit « autosociobiographique² » de *L'Événement*.

Je me suis notamment intéressée au recyclage des archives, aux jeux de temporalités, mais principalement à la construction narrative du récit. Je me suis penchée sur l'effet de cette construction sur la subjectivité mise de l'avant par le texte. L'analyse que je propose de *L'Événement* est une exploration de l'écriture fragmentaire et hétérogène comme moyen pour saisir la réalité à travers l'expérience d'une conscience subjective incarnée dans un texte qui rétablit la cohérence globalisante de l'œuvre (et de l'écrivain). Ainsi, j'aborde l'écriture en tant qu'elle se présente comme une voie, c'est-à-dire comme un espace de médiation où se déploie la construction du Sens.

Le Cycle des astres

Que son élan s'inscrive dans le récit, ou qu'elle soit plus personnelle, voire poétique, mon écriture s'érige en témoin du surgissement des mots venu rompre le quotidien par une réponse au désir d'écrire. Mon habitude de consigner ces élans d'écriture résulte en de nombreux textes courts,

² Françoise Simonet-Tenant, « "A63" ou la genèse de l'"épreuve absolue" », *Annie Ernaux, une œuvre de l'entre-deux. Études réunies par Fabrice Thumerel*, Artois Presses Université, 2004, p. 45.

hétéroclites, mais semblables par leur manie des dates qui conservent le temps, c'est-à-dire, qui gardent la trace à la fois du surgissement, et du moment où je lui ai donné voix. Par ailleurs, l'hétérogénéité des fragments qui composent *Le Cycle des astres* révèle une perception subjective diversifiée du quotidien (corporelle, émotive, cognitive, philosophique) et la pluralité de ses médiations intérieures. J'ai choisi, par le montage de ces textes, c'est-à-dire à partir des saisies hétérogènes du quotidien, de faire ressortir la cohérence d'ensemble qui les relie et par laquelle ces fragments deviennent signifiants et participent à la réification du Sens.

C'est ainsi que, jouant avec la forme et le fond, le *cycle* s'est imposé en tant que thématique (de vie, de création, du corps, des humeurs, de la lune, de chimiothérapie, etc.) représenté dans l'écriture et dans la composition de mon œuvre, tout comme son mouvement et sa dynamique, avec ses différentes phases (montée, point culminant, descente, absence/point mort). Dans cette optique, les fragments recyclés participent, par un jeu de reprises et d'interrelations, par voie sémantique et, cyclique, à l'écriture d'une œuvre cinétique qui situe le quotidien dans un axe de répétition créatrice.

L'Événement

Je me suis d'abord étudié les textes d'Annie Ernaux pour leurs mises en récit du quotidien, pour leurs thématiques « autosociobiographiques », mais aussi pour la multiplicité de leurs formes. Dans le cadre de ce mémoire, je me suis penchée en particulier sur *L'Événement*, le texte où Annie Ernaux affirme être allée « [...] le plus au fond de [son] travail d'écriture³ ». La lecture de *L'Événement* que je propose permet de retracer le(s) parcours d'une subjectivité (ré)incarnée dans un texte où hétérogénéité et ruptures participent à une vision englobante de la réalité, c'est-à-dire, de l'événement en question, indicible jusque-là, et de la question d'écriture que le récit de cet événement pose. L'avortement clandestin, longtemps resté sans récit, est longtemps demeuré ancré dans la mémoire du corps.

L'Événement et *La Vie extérieure* ont été publiés simultanément créant de ce fait une sorte de dyptique. Ce lien entre l'un et l'autre livre se trouve renforcé par le fait que *L'Événement* semble avoir été intercallé par son temps d'écriture (les dates entre lesquelles cela s'est fait), et par le contenu des deux entrées de *La Vie extérieure*, d'où l'auteure semble tirer son arc vers *L'Événement*, par voie d'images, et

³ Annie Ernaux, *L'Écriture comme un couteau. Entretien avec Frédéric-Yves Jeannet*, Paris, Stock, 2003, p. 41.

par référence de lieux (Annie Ernaux habite Cergy et elle s'est fait avortée, passage Cardinet).

15 janvier

Sur le quai de la gare de Cergy, dans le bas du panneau indicateur des stations il y a écrit **Pont Cardinet**. Ni le train ni le RER ne s'y arrêtent⁴.

4 novembre

Sur un mur de la gare de Cergy, on voit les jambes à demi repliées d'un homme en pantalon de velours côtelé bleu, entre lesquelles se pressent celles d'une femme habillée d'une robe à petits carreaux blancs et verts. La femme est vue de face, les derniers boutons de sa robe sont ouverts sur ses jambes nues. C'est une fresque baba cool, datant de la fin des années soixante-dix, qui sera bientôt effacée dans la rénovation de la gare.

Sur la robe, à l'endroit supposé du sexe, quelqu'un a lancé de la peinture rouge qui forme une éclaboussure de sang⁵.

Ces deux extraits se situent à la gare de Cergy, lieu où habite Annie Ernaux. Le texte du 15 janvier se donne à lire comme si le **Pont Cardinet** (« où ni le train ni le RER ne s'y arrêtent ») dressait déjà son arc vers le récit de l'événement vécu *Passage Cardinet* qui tarde à venir : « Depuis des années, je tourne autour de cet événement de ma vie » (p. 24) ; « on ne pouvait le trouver nulle part en librairie et il n'était mentionné dans aucun catalogue » (p. 25). Ainsi

⁴ Annie Ernaux, *La Vie extérieure*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2001 [2000], p. 132-133.

⁵ Annie Ernaux, *op. cit.*, p. 146-147.

annoncé, *L'Événement* se pose comme une parenthèse dans l'écriture de *La Vie extérieure*, comme cet épisode de sa vie s'est posé dans son quotidien de vie étudiante. Il y a aussi, par l'écriture, répétition de la clandestinité : « personne ne se doute que j'écris là-dessus » (p. 106). Finalement, le texte relate le passage qui s'ouvre vers l'intérieur dans un mouvement entre le passé et le présent, et qui sert de lieu où créer et recréer son histoire, dans le creuset de l'Histoire.

Dans l'extrait du 4 novembre, alors que *L'Événement* est déjà écrit (« De février à octobre 99 ») (p. 130), la référence à l'époque lointaine de l'avortement, représentée par la « fresque baba cool » est amplifiée par l'éclaboussure de sang. Cette éclaboussure peut représenter à la fois ce qui était caché et ce qui est désormais au grand jour, l'hémorragie de l'avortement, voire la violence des avortements clandestins d'une autre époque, et le retour des règles, celles tant attendues, celles qui mettent de l'avant le cycle féminin sur lequel, *rénovation sociale*, les femmes ont aujourd'hui une plus grande liberté. Finalement, comme la rénovation annoncée de la gare, l'écriture de *L'Événement* où la narratrice va finalement raconter son histoire, est annoncée comme transformatrice.

Si la narration de *L'Événement* se pose d'emblée en continuité avec *La Vie extérieure*, elle s'érige aussi en rupture

avec elle, dans un récit bien circonscrit dans l'espace et dans le temps. En effet, outre les ponts de *La Vie extérieure* vers *L'Événement*, le fait que la narratrice descende d'un train dans l'incipit et attende sur le quai un train, ou un métro à la toute fin de *L'Événement*, semble raccrocher la narratrice-auteure au train d'où origine l'écriture de *La Vie extérieure*, liant encore davantage les deux textes. Le récit à l'œuvre dans *L'Événement* est donc à l'image de l'événement qu'il raconte, c'est-à-dire contenu dans une tranche de temps, entre parenthèses, dans le corps comme dans la conscience.

Le surgissement du sens au moment de l'écriture de *L'Événement*, dont Annie Ernaux nous fait part dans de nombreuses incursions métadiscursives, s'inscrit dans le récit dans un jeu de juxtapositions des temps et des thèmes d'écriture, où s'imbriquent les dimensions sociale, historique résolument féministe de son propos. La construction narrative de l'œuvre répond à sa visée globalisante dans un texte devenu le lieu où expliciter des liens autrement difficiles à représenter. Un texte pont, héritage de l'écrivaine-passeuse.

Construction narrative et stratégies énonciatives

L'incipit de *L'Événement* situe la narratrice à la sortie du métro : « Je suis descendue à Barbès » (p. 11). Par son

récit, elle guide son lecteur, l'entraîne avec elle sur son parcours vers l'obtention du résultat d'un test du sida (« C'est négatif. » [p. 15]), sorte de prologue, ou de pré-texte, qui établit « un pont entre l'épisode du test V.I.H. et l'événement de l'avortement⁶ ». De là émerge, finalement, le récit annoncé. C'est un pont vers l'intérieur, l'issue du mouvement amorcé entre deux temps et deux expériences : « Je me suis rendu compte que j'avais vécu ce moment à Lariboisière de la même façon que l'attente du verdict du docteur N., en 1963 » (p. 16). La connotation négative du mot « verdict » (test de grossesse positif) annonce la posture de la narratrice dans le récit à venir. Ce micro-événement a fonction de catalyseur pour le récit de l'événement en question, soit celui annoncé par le titre.

Par la juxtaposition de ces deux événements (liés par leur sens à la sexualité et aux possibles conséquences de la vie sexuelle), Annie Ernaux tisse un lien entre deux époques, par analogie, et par la voie d'une contiguïté subjective des événements en question, qui ont suscité en elle l'élan « d'écrire là-dessus ». L'expérience subjective, prise dans sa globalité par Ernaux, permet de relier les expériences et d'approfondir leur sens. Le surgissement à l'œuvre opère la mise en lien de ces deux événements, de ces deux

⁶ Françoise Simonet-Tenant, « "A63" ou la genèse de l'"épreuve absolue" », *loc. cit.*, p. 48.

temporalités, et par cela annonce le mouvement narratif qui entraînera le lecteur dans une double lecture :

En ces lignes, Annie Ernaux indique comment sa vie s'inscrit entre deux moments, deux passages à l'hôpital, qui convoquent les mêmes questions identitaires et fondatrices : la sexualité et la fécondité s'y conjuguent avec la mort et le refus. [...] Ces situations apparaissent donc comme des ponctuations, des bornages d'un temps psychique, un temps *hors temps*, que le *Je* va transformer en point d'origine⁷.

L'amorce du deuxième récit s'arrête avec le résultat, positif celui-là, du test de grossesse, quand la jeune femme déchire, lorsqu'elle le reçoit, le certificat que lui fait parvenir son médecin. Geste décisif, qui symbolise sa décision d'avorter et qui élimine, du même coup, la preuve (qui s'oppose au verdict), effaçant la trace matérielle de cette grossesse non désirée, sorte de préfiguration de papier de l'avortement à venir et de la clandestinité qui caractérise son expérience.

Suit, isolé typographiquement par un grand espace blanc, le texte en temps réel d'écriture : « Il y a une semaine que j'ai commencé ce récit » (p. 25). Il s'agit aussi de l'apparition de la première incursion métadiscursive. La narratrice contextualise l'entreprise du récit de son

⁷ Georges Gaillard, « Traumatisme, solitude et auto-engendrement. Annie Ernaux : *L'Événement* », *Filigrane*, vol. 15, n° 1, 2006, p. 80.

avortement, de « [s]on désir d'écrire là-dessus » (p. 25) à même son récit. Sa démarche semble souligner le parallèle entre la trajectoire de son écriture et celle de son avortement. Pour mettre en évidence l'origine d'un récit né de la nécessité d'enfin « [...] affronter, dans sa réalité, cet événement *inoublable*. » (p. 27)

Apparaît ensuite, dans une nouvelle rupture énonciative, un fragment isolé sur une seule page (p. 29), sorte d'exergue pour la suite du récit et réponse sociale de l'époque où se trame l'événement face aux certificats de grossesses déchirés : un extrait de la rubrique sur l'avortement tiré du *Nouveau Larousse Universel*, édition de 1948 ; la preuve de l'illégalité et de la gravité du geste abortif au moment où se déroule le récit. Un contexte de répression, en toutes lettres.

Le texte se poursuit avec l'histoire de l'avortement clandestin. Dès lors que la grossesse est confirmée et que la décision d'avorter est prise, le temps du quotidien, lui, semble suspendu : « Le temps a cessé d'être une suite insensible de jours » (p. 30). C'est alors que l'événement devient une borne dans le temps, et, simultanément, un point de rupture. C'est le récit de ce « temps » qui est entrepris, et qui se poursuit, jusqu'à sa conclusion, dans une chronologie assez linéaire au niveau de la diégèse (outre quelques parenthèses qui relatent des souvenirs d'enfance et d'adolescence). Cependant, de très

nombreuses incursions de l'auteure viennent rompre la linéarité temporelle de la narration et fragmenter le récit du passé par les traces du présent. Cet effet de rupture replace entre parenthèses le temps du récit, pour mieux lier son propos au temps d'écriture.

L'hétérogénéité de l'énonciation a pour effet de briser la linéarité de la lecture. Or la dimension fragmentaire de ce récit met en lumière une visée globalisante certaine. En effet, l'imbrication des fragments contemporains (ceux entre parenthèses) et des différentes parties du récit de l'avortement crée un texte d'ensemble où le double vœu ernausien, (stipulé en exergue par la voix de Michel Leiris : « que l'événement devienne écrit. Et que l'écrit devienne événement. » (p. 9), se donne à lire comme un ensemble où participent la littérature et la vie.

Le travail d'écriture arrive, par des jeux de temps et d'espaces, à brouiller les frontières entre les traces laissées en soi et celles créées et laissées hors de soi, et à représenter la coexistence du passé et du présent par le biais d'une voix narrative qui porte l'expression simultanée de rupture et de continuité. Ainsi, l'écriture se déploie dans un va-et-vient entre le temps passé et la conscience du moment présent. Entre le récit de l'événement raconté et celui de l'écriture qu'il suscite : « Avec ce récit, c'est du temps qui s'est mis en

marche et m'entraîne malgré moi. Je sais maintenant que je suis décidée à aller jusqu'au bout, quoi qu'il arrive, de la même façon que je l'étais, à vingt-trois ans, quand j'ai déchiré le certificat de grossesse. » (p. 26) Se trame ainsi la visée réaliste du projet, que la coexistence de deux temps permet de percevoir dans une certaine globalité, dans une mise en récit de l'expérience subjective de l'écrivaine, qui se fait sur les traces de l'événement enfin raconté.

Annie Ernaux explicite finalement le travail de la forme et révèle la démarche d'écriture à l'œuvre dans *L'Événement* où le montage du texte participe à ce travail et affiche une volonté de ralentir le récit pour le faire coïncider avec l'énoncé : « ([...] tâchant de conserver par tous les moyens — la recherche et la notation des détails, l'emploi de l'imparfait, l'analyse des faits — l'interminable lenteur d'un temps qui s'épaississait sans avancer, comme celui des rêves.) » (p. 48)

L'écriture-temps

Le recours aux parenthèses⁸ dans *L'Événement* est un processus discursif récurrent. En plus d'être un « fait de

⁸ Les parenthèses « s'emploient surtout pour intercaler dans un texte une indication accessoire » : Grevisse, *Le Bon usage*, 13^e édition, ref. par André Goosse, Duculot, 1993, p. 167-168. Si le segment de texte placé entre parenthèses est « isolable sans altération de sa grammaticalité ou de son sens spécifique, on pourra parler de parenthèse proprement dite. En

rupture sur le fil énonciatif⁹ », il ajoute l'effet recherché de matérialité des souvenirs. En outre, les parenthèses utilisées pour contenir ou circonscrire le discours métadiscursif dans *L'Événement* miment l'expérience de la grossesse vécue par la jeune narratrice. « [U]n dédoublement s'installe où la recherche actuelle de l'écriture de l'avortement suit le même chemin tâtonnant que la recherche antérieure de l'avortement lui-même, texte et corps s'offrant tous les deux aux yeux des autres, dans un double dévoilement du secret, passé et présent¹⁰. »

Finalement, le métadiscours ernausien s'inscrit en marge comme témoignage de ce qui est vécu en marge :

[...] la présence du métadiscours concernant l'acte d'écrire, trait typique de l'écriture ernausienne, est hautement significative. [...] Cette stratégie [...] relève assurément de la conscience féministe de l'auteure. Les commentaires métatextuels, parsemés tout au long du récit, remplissent en fait plusieurs fonctions, dont celle d'insister sur le texte comme le témoignage d'une expérience particulière aux femmes [...] Dans un geste où le corps physique rejoint le corps textuel, où l'événement physiologique devient un événement

revanche, s'il dépend syntaxiquement du reste de la phrase, on aurait une parembole (parenthèse syntaxiquement dépendante). » Bernard Dupriez, *Gradus. Les procédés littéraires (Dictionnaire)*, Christian Bourgois, éditeur, coll. 10/18, p. 329-330.

⁹ Jacqueline Authier-Revuz, « Hétérogénéités et ruptures. Quelques repères dans le champ énonciatif », *Le Sens et ses hétérogénéités*, sous la direction d'Herman Parret, Paris, Éditions du CNRS, 1991, p. 140.

¹⁰ *Ibid.*, p. 137.

scriptural, Annie Ernaux donne naissance au récit de la naissance avortée¹¹.

Ainsi, l'écriture autoréférentielle fait partie intégrante de l'œuvre, mais demeure, malgré l'engagement socio-politique affiché de son auteure, un projet à l'évidence très personnel :

Les notations qui figurent dans mes livres [...] me viennent au fur et à mesure que j'écris, elles ne sont pas rabouées au texte [...] Là aussi, il s'agit de vérité, de « preuve » : voilà ce qui me traverse. Le dire en quelque sorte « en temps réel », au moment où je l'éprouve. [...] j'ai besoin de dire des choses qui se passent en écrivant, dont le lecteur n'a pas forcément besoin¹².

Cette recherche de *vérité* est manifeste dans les références à l'avortement dans l'agenda ou le journal. Ces mentions contemporaines à l'événement, éléments méta-discursifs présentés au fil du texte, participent directement à son récit, comme autant d'attestations, de preuves tirées des archives du passé, véritables traces matérielles intégrées au récit, autant de rappels de la réalité de ce qui est raconté. Par exemple : « Je suis rentrée à pied de la cité universitaire. Dans l'agenda, il y a : “Je suis enceinte. C'est l'horreur.” » (p. 20); « (Dans l'agenda : “Deux piqûres et pas d'effet.”) » (p. 48);

¹¹ Barbara Havercroft, « Subjectivité féminine et conscience féministe dans *L'Événement* », dans *Annie Ernaux, une œuvre de l'entre-deux*, *op. cit.*, p. 136-137.

¹² Annie Ernaux, *L'Écriture comme un couteau*, *op. cit.*, p. 144-145.

« Dans mon journal, “j’ai l’impression d’être enceinte par abstraction [...] Si je laisse faire le temps, en juillet prochain, on sortira un enfant de moi. Mais je ne le sens pas.” » (p. 66)

La question de la trace matérielle de la réalité, de la matérialité du temps, et celle de la preuve quant à la vérité de sa démarche, se posent avec force dans l’œuvre d’Annie Ernaux. À cet effet, elle écrit : « Les mots qui se sont déposés sur le papier pour saisir des pensées, des sensations à un moment donné ont pour moi un caractère aussi irréversible que le temps : ils sont le temps lui-même¹³. » L’évanescence de la pensée, le brouillard des rêves, l’incertitude du souvenir, l’éphémère du ressenti, tout porte celle qui cherche à recréer la réalité d’une expérience à fonder son projet sur les traces du réel, soit celles qui ont été consignées dans un journal ou dans l’agenda, dans une simple habitude d’écriture au quotidien : « Je regarde ces traces gribouillées au stylo à bille bleu avec un sentiment d’étrangeté et de fascination, comme si ces preuves matérielles détenaient, de façon opaque et indestructible, une réalité que ni la mémoire ni l’écriture, en raison de leur instabilité, ne me permettront d’atteindre. » (p. 40) Les références à ces traces du réel occupent une place importante du propos métadiscursif dans *L’Événement*.

¹³ Annie Ernaux, *Se perdre*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2003 [2001], p. 15.

(Se pose toujours, en écrivant, la question de la preuve : en dehors de mon journal et de mon agenda de cette période, il ne me semble disposer d'aucune certitude concernant les sentiments et les pensées, à cause de l'immatérialité et de l'évanescence de ce qui traverse l'esprit. [...] Seul le souvenir de sensations liées à des êtres et des choses hors de moi [...] m'apporte la preuve de la réalité. La seule vraie mémoire est matérielle.) (p. 74-75)

La visée réaliste du projet ernausien semble découler d'une méthode de travail qui passe par le corps pour rendre avec justesse l'expérience subjective racontée : « Je m'efforcerai par-dessus tout de descendre dans chaque image, jusqu'à ce que j'aie la sensation physique de la "rejoindre", et que quelques mots surgissent, dont je puisse dire, "c'est ça" » (p. 26). Elle révèle aussi le parti pris de l'auteure pour la matérialité : « Je vis, je pense et je sens de façon matérialiste, sur fond de néant, et c'est d'ailleurs ce qui me pousse à laisser le témoignage d'une trace dans l'histoire¹⁴. » Au cours de son expérience, cette « matérialité » rassurante occupe l'espace d'une petite chambre, passage Cardinet : « [...] elle allait droit à l'essentiel, date des dernières règles, prix, technique utilisée. Cette matérialité pure avait quelque chose d'étrange et de rassurant. » (p. 79)

Aussi l'auteure-narratrice met-elle en évidence sa visée réaliste par la trace écrite, voire matérielle, de son travail d'écriture :

¹⁴ Annie Ernaux, *L'Écriture comme un couteau*, op. cit., p. 149.

Je viens de trouver dans mes papiers cette scène déjà écrite il y a plusieurs mois. Je m'aperçois que j'avais utilisé les mêmes mots [...] les mêmes comparaisons [...] Cette impossibilité de dire les choses avec des mots différents, cet accollement définitif de la réalité passée et d'une image à l'exclusion de toute autre me semblent la preuve que j'ai *réellement* vécu *ainsi* l'événement. (p. 105)

La fin du parcours ramène la narratrice au temps présent (comme au début du texte, sans l'usage des parenthèses). Au moment où s'achève le récit (où l'expérience est devenue matérielle, par l'écriture), s'achève aussi l'expérience de l'avortement pour Ernaux : « J'ai fini de mettre en mots ce qui m'apparaît comme une expérience humaine totale, de la vie et de la mort, du temps, de la morale et de l'interdit, de la loi, une expérience vécue d'un bout à l'autre au travers du corps. » (p. 124)

Le dernier mouvement de *L'Événement*, dernier fragment de temps, s'érige en épilogue et conclut le parcours d'écriture. Annie Ernaux relate son pèlerinage Passage Cardinet, comme pour boucler la boucle dans la réalité des lieux où s'est déroulé l'avortement que la narratrice vient de finir de mettre en mots. Comme pour l'écriture de *La Place*, ce retour sur les lieux réels de l'événement est « comme un

rituel nécessaire à l'entrée en écriture »¹⁵. Ici, peut-être a-t-il été nécessaire pour en sortir, pour refermer la parenthèse dans un dernier temps, celui d'après *L'Événement*, une fois que le récit est terminé, un temps qui ramène la narratrice au présent.

Le corps-écriture

Par sa construction narrative et l'effet discursif qu'il produit, *L'Événement* énonce et retrace le passage qui s'est opéré à partir du corps jusqu'à la signification subjective explorée au moment du vécu de son avortement, mais aussi au moment de son récit.

Il est clair que pour une auteure connue pour ses écrits autobiographiques, le fait que celui-ci mérite de s'appeler *L'Événement* érige le texte en témoin d'un contexte subjectif particulier, voire d'un moment charnière de sa vie. « Le singulier distingue cet "événement" de l'ensemble des événements vécus. Le statut psychique que revêt pour le Je cette situation est donc indiqué d'emblée, dans la manière même dont l'auteure se place par rapport à cette expérience, lui octroyant un statut d'exception¹⁶. » Cette prégnance

¹⁵ Françoise Simonet-Tenant, « "A63" ou la genèse de l'"épreuve absolue" », *loc. cit.*, p. 45.

¹⁶ Georges Gaillard, « Traumatisme, solitude et auto-engendrement. Annie Ernaux : *L'Événement* », *loc. cit.*, p. 68.

subjective est renforcée par l'extrait présenté en quatrième de couverture : « Depuis des années, je tourne autour de cet événement de ma vie. Lire dans un roman le récit d'un avortement me plonge dans un saisissement sans images ni pensées, comme si les mots se changeaient immédiatement en sensation violente [...]. » (p. 24-25) En exposant et en explicitant cette expérience subjective, l'auteure en tire le sens qui fait défaut, et qui se trouve à l'intérieur et au-delà de la sensation. La démarche d'écriture permet le passage symbolique, par l'expression du ressenti et l'intégration de ce qui, jusque-là, était « un vécu qui reste présent dans toute sa charge émotionnelle et sensorielle »¹⁷.

Depuis l'incipit, la narration nous conduit dans des espaces-temps très concrets (un agenda, une date, un lieu, un slip). En effet, l'espace intime du slip se trouve investi par l'attente du retour des règles, du retour à la normale, attente projetée dans des gestes d'écriture au quotidien : « J'ai commencé d'écrire sur mon agenda tous les soirs en majuscules et souligné : RIEN. » L'absence est représentée, de même que l'intensité subjective de cette expérience par l'utilisation de marques typographiques, que la narratrice prend la peine de spécifier dans le texte « en majuscules et souligné » (p. 17). La trace écrite se substitue, par transsubstantiation, à la trace de sang. Ainsi, l'écriture garde la

¹⁷ *Ibid.*, p. 69.

trace du corps. Le RIEN, devient l'incarnation scripturale de l'attente et préfigure le fœtus qu'elle souhaite par avance anéantir. Un rien trop présent. Le mot *rien* renvoie à l'absence de sang, des règles, celles qui assurent, par le recommencement du cycle, la continuité du quotidien. Le contraire du *rien* — la trace — serait le signe attendu, ultimement, du *rien dans les reins*.

Le changement de perspective s'opère chez la jeune étudiante, et dans le texte, par la contiguïté de deux paragraphes qui représentent par leur mise en scène la réalité subjective de la narratrice :

Un après-midi je suis allée au cinéma voir un film italien en noir et blanc, *Il posto*. C'était lent et triste, la vie d'un jeune garçon dans son premier emploi, une place de bureau. La salle était presque vide. En regardant la silhouette frêle, en imperméable, du petit employé, ses humiliations, devant la désolation sans espoir du film, je savais que mes règles ne reviendraient pas.

Un soir, je me suis laissé entraîner au théâtre par des filles de la cité, qui avaient un billet en trop. On jouait *Huis clos* et je n'avais encore jamais vu de pièce contemporaine. La salle était comble. Je voyais la scène, lointaine, violemment éclairée, en pensant sans arrêt que je n'avais pas mes règles. Je ne me souviens que du personnage d'Estelle, blonde en robe bleue, et du Garçon habillé en larbin, avec des yeux rouges et sans paupières. J'ai écrit dans l'agenda « Formidable. Si seulement je n'avais pas cette RÉALITÉ dans mes reins. » (p. 18-19)

Ainsi, par ces représentations et par effet de contraste entre ces deux tableaux contigus, la prise de conscience de son état, de sa *nouvelle* réalité, est mise en évidence. Cette stratégie discursive a pour effet de représenter le passage entre deux temps, voire deux corps. En effet, le temps passé d'avant cette *réalité* est représenté par un vieux film en noir et blanc, il s'oppose au temps présent incarné par une pièce contemporaine. De même s'opposent le ventre de la jeune fille, celui d'avant la grossesse, évoqué par la salle presque vide, et l'utérus gravide de l'étudiante enceinte, représenté par le *Huis clos* et par la salle comble.

La prise de conscience de sa situation est ainsi médiatisée par sa projection dans le monde extérieur. Car c'est « devant la désolation sans espoir du film » (p. 18), par résonance intérieure, subjective, que cesse l'attente. Le *rien* devient sa nouvelle *réalité*, comme en témoigne la notation dans l'agenda, après le théâtre : « Si seulement je n'avais pas cette RÉALITÉ (à noter, l'utilisation de la même typographie que pour le RIEN) dans mes reins. » (p. 19) En acceptant la *réalité* qui enclenche un changement dans son corps (d'un corps où il n'y avait RIEN à un corps où il y a cette RÉALITÉ), la protagoniste change de perspective quant à la situation. Elle sait dès lors qu'elle est enceinte.

La décision d'avorter se pose à la fois comme rupture avec le passé et ancrage dans le mouvement cyclique de la vie, tout autant que de la fin de l'attente et du moment du passage à l'action. La transformation intérieure qui en résulte est préfigurée dans le texte par les images de déambulation : « Je me vois dans les rues en train de marcher continuellement », « la traversée », « le voyage au bout de la nuit » (p. 24). C'est par ailleurs la rupture dans le temps d'énonciation qui marque le début du discours métadiscursif. Ainsi, l'expérience du corps est mise en scène dans le passage cité avec des titres littéraires, sorte de médiation imaginaire, ou de résumé subjectif, d'une expérience restée suspendue : « quelque chose d'indicible [...] Depuis des années, je tourne autour de cet événement de ma vie. » (p. 24).

Impasse/passage Cardinet

Juste avant d'arriver au lieu de l'avortement, passage Cardinet, une parenthèse expose l'enjeu subjectif pour l'auteure au moment où *l'écriture* de l'avortement a lieu :

(Il me semble que je me suis mise à faire ce récit pour parvenir à ces images de janvier 64, dans le XVII^e, de la même façon qu'à quinze ans, je vivais pour atteindre une ou deux images de moi à venir : voyageant dans un pays lointain, faisant l'amour. Je ne sais pas encore quels mots viendront. Je ne sais pas ce que l'écriture fait arriver. Je voudrais retarder ce moment, rester encore dans cette attente. Peur, peut-être que l'écriture dissolvent ces images, comme celles du désir

sexuel qui s'effacent instantanément après l'orgasme.)
(p. 76)

Dans cet extrait, le lien est à nouveau fait entre cet événement et la vie sexuelle de la narratrice adolescente. Par ailleurs, le lien se dessine entre l'expérience de la sexualité en général et l'écriture, ce qui met en lumière l'entrelacement textuel des deux démarches (avortement et écriture). La répétition de ce lien marque par ailleurs, en plus du désir de retarder le moment qu'elle est en train de faire advenir, l'arrivée d'un moment décisif dans la narration. Le noyau du texte, du point de vue de la narratrice — celui préfiguré dans *La Vie extérieure* —, se trouve passage Cardinet.

Il était indiqué « passage Cardinet », et non « impasse Cardinet », c'était un signe qui me soulageait. Je suis arrivée au numéro..., un immeuble vétuste. Mme P.-R. habitait au deuxième étage.

Des milliers de filles ont monté un escalier, frappé à une porte derrière laquelle il y avait une femme dont elles ne savaient rien, à qui elles allaient abandonner leur sexe et leur ventre. (p. 77)

Ce passage du texte commence par la date : « Le mercredi 8 janvier » (p. 76) avec une note en bas de page qui accentue l'importance subjective de ce moment du récit : « Écrire la date est pour moi une nécessité attachée à la réalité de l'événement. » (p. 76, note 1). Comme une projection psychique dans la matière, la plaque de la rue, qui indique

« passage Cardinet », et non « impasse Cardinet » comme on lui avait dit, est perçue comme un signe, ce qui la rassure. La narratrice semble également tirer du courage en pensant que « [d]es milliers de filles » ont fait ce qu'elle fait. Ce besoin de communauté marque par contraste la solitude dans laquelle s'est inscrite cette expérience.

Je suis parvenue à l'image de la chambre. Elle excède l'analyse. Je ne peux que m'immerger en elle. Il me semble que cette femme qui s'active entre mes jambes, qui introduit le spéculum, me fait naître. [...] J'ai tué ma mère en moi à ce moment-là. (p. 84-85)

À ce moment dans le texte, avec cette image de la chambre, le temps du récit coïncide avec le temps de la narration. La narratrice et l'héroïne sont unies par l'énonciation de cet événement, parce qu'il s'agit d'un moment subjectivement vécu par la voie de l'écriture. Le passage symbolique, par lequel la narratrice décrit la faiseuse d'ange *la faisant naître*, se déroule au présent. C'est par l'expérience actuelle de cette image qu'elle fait advenir par l'écriture la compréhension de cette expérience, c'est-à-dire, qu'elle donne sens pour elle-même à cet événement passé.

L'autoengendrement est ainsi double lui aussi. L'aspect initiatique de cette expérience se révèle avec force à l'auteure au moment où le texte marque subjectivement la rupture avec le corps de jeune fille. Éjectant la mère intériorisée, sa

renaissance symbolique s'accomplit par le souvenir de la *faiseuse d'ange*, transformée par l'imaginaire en *sage-femme*. L'avortement du fœtus transformé en naissance à soi-même par l'écriture. C'est finalement ce passage par l'imaginaire, par sa mise en mots, qui assure le passage entre les deux postures identitaires en amont et en aval de cet événement. À cet effet, il semble s'imposer à la narratrice un dernier pèlerinage avant l'ultime passage :

[...] un aller-retour chez mes parents [...] J'ai vérifié mon slip. Il était trempé de sang et d'eau s'écoulant le long de la sonde qui commençait à sortir du sexe. Je voyais les petites maisons basses du quartier, les jardins, le même paysage depuis mon enfance.

(Sur cette image s'en glisse maintenant une autre, antérieure de neuf ans. Celle de la grande tache rosée, de sang et d'humeurs, laissée au milieu de mon oreiller par la chatte morte pendant que j'étais à l'école et déjà enterrée quand je suis revenue, un après-midi d'avril, avec ses chatons crevés à l'intérieur d'elle.) (p. 98-99)

La contiguïté de ces tableaux met l'accent sur la rupture d'avec le monde de l'enfance de même qu'avec le corps de jeune fille. On peut voir la représentation de ce passage dans le slip de la jeune femme, lequel est, cette fois, « trempé de sang et d'eau » (et qui s'oppose au « RIEN » dans le slip au début du récit). La trace dans le slip annonce le début de la fin de l'événement, voire le moment de passage où la jeune femme ne sera plus enceinte, où elle change sa trajectoire, ce qui est mis en lumière par « le même paysage depuis mon

enfance ». Or, même si le monde extérieur n'a pas changé, s'il existe une continuité dans le temps, son corps et son point de vue subjectif ont déjà changé. Ils sont déjà, comme elle, dans un autre monde. Dans un autre temps. L'accomplissement dans les pages suivantes marque ce point tournant. C'est là que l'avortement projeté devient l'événement raconté.

L'image gigogne « de sang et d'humeurs, laissée [...] par la chatte morte » établit la relation entre l'adolescence, (antérieure de neuf ans, cette image renvoie à l'année des quatorze ans de la narratrice, année mentionnée au début du récit, établissant cette fois un lien entre l'avortement et sa sexualité : « Cela m'attendait depuis la première fois que j'avais joui sous mes draps, à quatorze ans » [p. 31]) ; et aussi, sert de lieu de projection pour la peur de « crever » comme la chatte, mais il connote également la mort effective du fœtus qu'elle porte *crevé à l'intérieur d'elle*, comme les chatons.

La posture subjective à ce moment-là semble inextricablement liée au corps, à l'animalité du corps, ce qui préfigure, plus loin dans le texte, après le *passage* du fœtus, cette posture : « j'étais une bête » (p. 101), « j'avais mis bas moi aussi. » (p. 114) Son *nouveau corps*, cependant, avec « un sexe exhibé » et « un ventre raclé », loin de la rebuter, de l'exclure davantage, entraîne une nouvelle posture subjective qui l'unit aux autres femmes.

À propos de son retour à Rouen, après son avortement, elle conclut : « Il ne me semble pas être revenue dans le même monde » (p. 116). En effet, la parenthèse dans le temps qu'aura été cet événement ne se pose pas sur une ligne continue. La prise de conscience que la posture subjective de l'étudiante a changé est elle aussi représentée :

Un seul souvenir des jours passés chez mes parents, après l'hôpital. Je suis à demi étendue sur mon lit, la fenêtre ouverte, lisant *Poésies* de Gérard de Nerval, dans la collection 10-18. Je regarde mes jambes en collant noir allongées au soleil, ce sont celles d'une autre femme. (p. 116)

Cette dernière image du corps lui confirme ce changement de posture subjective. L'impression d'altérité que lui cause la vue de ses jambes, devenues *celles d'une autre femme*, passe par le corps qui vient d'écrire un nouveau chapitre de son existence. Sorte de tableau-conclusion qui montre le décalage entre le lieu de l'enfance et le corps de la femme, ainsi que le lien possible entre différents espaces-temps, différents corps-écriture (représentés par la poésie de Nerval) où se déployer.

La nouvelle posture identitaire de la narratrice se trouve renforcée, par contraste, avec ses souvenirs : « ces romances imaginaires [...] semblaient appartenir à un temps lointain, sans gravité, presque un temps de petite fille » (p. 52) et la

trace matérielle de ce mouvement de transformation vers la femme qu'elle est devenue au cours de cet événement :

Sur une photo du mois de septembre précédent, je suis assise, les cheveux sur les épaules, très bronzée, un foulard dans l'échancrure du chemisier à rayures, souriante, *mutine*. À chaque fois que je l'ai regardée, j'ai pensé que c'était ma dernière photo de jeune fille, évoluant dans l'ordre invisible, et perpétuellement présent, de la séduction. (p. 52-53)

Par son geste abortif, la jeune fille devient femme et prend la parole. L'importance de ce fait, de ce non-dit, est comprise dans l'italique appliqué au mot « mutine », qui la représentait *avant* l'avortement. Son passage à l'acte est une prise de position dans le monde.

Ainsi, la jeune femme marque la transformation qui s'est opérée par des changements quant à son apparence, et par l'adoption de nouvelles habitudes contraceptives : « J'ai fait couper mes cheveux longs, j'ai remplacé mes lunettes par des lentilles dont l'ajustement sur l'œil me paraissait aussi difficile et hasardeux que celui du diaphragme au fond du vagin. » (p. 122-123) Cette expérience vécue comme un rite de passage lie par ces objets sa nouvelle vision du monde (son point de vue subjectif) à la sexualité (sur laquelle elle peut désormais agir).

Retour Passage Cardinet

Pour son auteure, *L'Événement* peut avoir eu une fonction historisante. Il s'inscrit aussi dans l'Histoire comme témoignage du parcours d'une combattante, celui de *milliers de jeunes filles*. *L'Événement* est « le lieu où s'entrecroisent la construction d'une subjectivité féminine unique et individuelle — la sienne — et la représentation, à travers cette dernière, de questions et d'événements propres à la collectivité des femmes, un entre-deux qui témoigne de la conscience féministe de l'écrivaine¹⁸ ». Un fragment de la vie des femmes pour assurer sinon une fonction historisante pour la collectivité, du moins une trace de cette *histoire de femmes* dans l'Histoire :

(Il se peut qu'un tel récit provoque de l'irritation, ou de la répulsion, soit taxé de mauvais goût. D'avoir vécu une chose, quelle qu'elle soit, donne le droit imprescriptible de l'écrire. Il n'y a pas de vérité inférieure. Et si je ne vais pas au bout de la relation de cette expérience, je contribue à obscurcir la réalité des femmes et je me range du côté de la domination masculine du monde.) (p. 58)

Au terme du récit de son avortement clandestin, Annie Ernaux achève son texte et le parcours d'écriture qui l'a porté. La narratrice conclut ainsi son récit de l'événement et

¹⁸ Barbara Havercroft, « Subjectivité féminine et conscience féministe dans *L'Événement* », *loc. cit.*, p. 125.

l'écrivaine reprend la parole : « [...] les choses me sont arrivées pour que j'en rende compte. Et le véritable but de ma vie est peut-être seulement celui-ci : que mon corps, mes sensations et mes pensées deviennent de l'écriture, c'est-à-dire quelque chose d'intelligible et de général, mon existence complètement dissoute dans la tête et la vie des autres. » (p. 124-125)

Le récit qui s'est ouvert à Lariboisière se termine passage Cardinet, où le temps de la narration et celui de l'énonciation coïncident. C'est le moment où le livre prend fin dans une ultime correspondance des expériences subjectives en question. Cependant, l'excipit (« Sur le quai de la station Malesherbes, je me suis dit que j'étais revenue passage Cardinet en croyant qu'il allait m'arriver quelque chose. » [p. 130]) assure la véritable clôture du texte en montrant, par cette absence d'événement, *qu'il ne lui est rien arrivé*. Il n'y a pas eu de « saisissement sans images ni pensées ». « L'événement » est derrière elle, intégré parmi ses souvenirs.

L'écriture arrivée à terme, la véritable fin du récit est marquée par ce nouveau *rien*, et, finalement, par la notation du temps d'écriture qui prend fin : (de février à octobre 99). L'écriture-temps aura duré neuf mois. L'emblème de la double voie à emprunter pour laisser sa trace dans le

monde — celles de la procréation et (ou) de la création —, se trouve ramassé dans ces dates.

L'écriture et la vie

Dans ce mémoire, j'ai exploré l'écriture comme moyen pour saisir et pour rendre quelque chose de l'expérience intérieure et de ses différentes manifestations, ses différentes voies, notamment celle de la création d'une œuvre littéraire, comme *L'Événement*. Ce texte illustre, par le récit-exploration de cet événement autobiographique comment la construction identitaire et la construction narrative où s'entrecroisent les récits, les temps et les postures subjectives qui en témoignent, finissent par s'interpénétrer.

Que le travail de l'écriture tire son sens par à-coups, ou au terme d'un long travail où l'écrivain inscrit les détails chuchotés par les sensations nées de l'imaginaire des mots, il produit un texte révélateur, à la fois du propos mis en récit du parcours conduisant au Sens, et celui de son accomplissement, c'est-à-dire, de l'écriture elle-même.

Avec ce mémoire, je me suis engagée dans un processus de création, en l'occurrence une démarche d'écriture personnelle, et il en résulte une œuvre-témoin des temps et

des lieux de ma propre exploration subjective. Parfois des vers, parfois des miettes. Des espaces et des stylos différents. Aucune constance, sinon le fidèle surgissement et le geste d'écriture qui s'ensuit pour capter l'éphémère inspiration.

Il en résulte une œuvre-réponse née d'un désir impossible à étouffer, qui m'étouffait. J'ai extirpé des fragments de mon quotidien, des miettes d'écritures laissées sur ma route, témoins de ma déroute, de ces mille tentatives avortées mises en rapport les unes avec les autres dans une consœurie d'histoires mort-nées, un ensemble de fragments enfin métamorphosé en premier jet d'une œuvre à écrire. Que, finalement, j'ai écrite.

BIBLIOGRAPHIE

BIBLIOGRAPHIE

Sur Annie Ernaux

ERNAUX, Annie, *La Vie extérieure*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2001 [2000].

ERNAUX, Annie, *L'Écriture comme un couteau, Entretien avec Frédéric-Yves Jeannet*, Paris, Stock, 2003.

ERNAUX, Annie, *L'Événement*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2001 [2000].

ERNAUX, Annie, *Se perdre*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2003 [2001].

FELL, Alison, « Recycling the Past : Annie Ernaux's Evolving "écriture de soi" », *Nottingham French Studies*, vol. 41, n° 1, printemps 2002, p. 60-69.

GAILLARD, Georges, « Traumatisme, solitude et auto-engendrement. Annie Ernaux : *L'Événement* », *Filigrane*, vol. 15, n° 1, 2006, p. 67-86.

HAVERCROFT, Barbara, « Subjectivité féminine et conscience féministe dans *L'Événement* », dans *Annie Ernaux, une œuvre de l'entre-deux. Études réunies par Fabrice Thumerel*, Artois Presses Université, 2004, p. 136-137.

MEIZOZ, Jérôme, « Annie Ernaux, une politique de la forme », *Versants*, n° 30, 1996, p. 45-64.

SIMONET-TENANT, Françoise, « “A63” ou la genèse de l’“épreuve absolue” », *Annie Ernaux, une œuvre de l’entre-deux. Études réunies par Fabrice Thumerel*, Artois Presses Université, 2004, p. 45.

THUMEREL, Fabrice (dir.), *Annie Ernaux, une œuvre de l’entre-deux*, Arras, Artois Presses Université, 2004.

TONDEUR, Claire-Lise, « Le passé : point focal du présent dans l’œuvre d’Annie Ernaux », *Women in French Studies*, vol. 3 (automne 1995), p. 123-137.

WINSPUR, Paul, « L’écriture-flash : Ernaux, Brossard, Noël » *Contemporary French Poetics*, Michael Bishop and Christopher Elson (eds), Amsterdam-New York, Rodopi, 2002, p. 53-62.

Sur le quotidien

BÉGOUT, Bruce, *La Découverte du quotidien*, Paris, Allia, 2005.

CERTEAU, Michel de, *L’Invention du quotidien, Tome I, Arts de faire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1990 [1980].

ONFRAY, Michel, *L’Archéologie du présent. Manifeste pour l’art contemporain*, Paris, Grasset-Adam Biro, 2003.

PEREC, Georges, « Approches de quoi? », *L’Infra-ordinaire*, Paris, Seuil, coll. « La Librairie du XX^e siècle », 1989.

SHERINGHAM, Michael, *Everyday Life. Theories and Practices from Surrealism to the Present*, Oxford, Oxford University Press, 2006.

Temps zéro, « Raconter le quotidien aujourd'hui », n° 1, 2007, <<http://tempszero.contemporain.info>>.

Sur le récit et la littérature contemporaine

AUTHIER-REVUZ, Jaqueline, « Hétérogénéité et rupture. Quelques repères dans le champ énonciatif », *Le Sens et ses hétérogénéités*, Herman Parret, (dir.), Paris, Éditions du CNRS, 1991, p. 139-151.

BARTHES, Roland, *Le Plaisir du texte*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1973.

FORTIER, Frances et Andrée MERCIER, « La narration du sensible dans le récit contemporain », *La Narrativité contemporaine au Québec. La littérature et ses enjeux narratifs*, René Audet et Andrée Mercier (dir.), Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2004, p. 173-201.

GENETTE, Gérard, *Figures III*, Paris, Seuil, 1972.

HUGLO, Marie-Pascale, *Le Sens du récit. Pour une approche esthétique de la narrativité contemporaine*, Villeneuve D'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2007.

MICHAUD, Ginette, *Lire le fragment*, Montréal, Hurtubise, coll. « Brèches », 1989.

OUELLET, Pierre, *Poétique du regard. Littérature, perception, identité*, Sillery, Septentrion et Presses Universitaires de Limoges, 2000.

PELLERIN, Marie-Frédérique, *Leçon sur les expériences du présent*, Paris, Presses Universitaires de France, 1998.

POIRIER, Guy et Pierre-Louis VAILLANCOURT, *Le Bref et l'instantané*, Ottawa, Éditions David, 2000.

POP, Liana, *Espaces discursifs. Pour une représentation des hétérogénéités discursives*, Louvain-Paris, Éditions Peeters, 2000.

RICŒUR, Paul, *Temps et récit, Tome III : Le Temps raconté*, Paris, Seuil, 1985.

SHERINGHAM, Michael, « La figure de l'archive dans le récit autobiographique contemporain », *Lendemain*, n^{os} 107-108, 2002, p. 25-41.

